

Les toponymes en khmer ancien

Long Seam

Citer ce document / Cite this document :

Seam Long. Les toponymes en khmer ancien. In: Aséanie 19, 2007. pp. 15-74;

doi : <https://doi.org/10.3406/asean.2007.2025>

https://www.persee.fr/doc/asean_0859-9009_2007_num_19_1_2025

Fichier pdf généré le 11/07/2021

Résumé

Les toponymes en khmer ancien.
Long Seam.

On relève dans les Inscriptions du Cambodge (IC) du VI^e au XIV^e siècle, environ mille cinq cents termes toponymiques.

Un grand nombre d'entre eux sont formés de termes du khmer ancien se rapportant au monde aquatique, botanique et animal. N'ayant pas subi de grands changements de structure, ils sont reconnus et compris par les locuteurs du khmer moderne, lesquels forment leurs toponymes selon les mêmes schémas mentaux. Après en avoir dressé un inventaire raisonné, nous analysons ici leur morphologie et leur structure sémantique. Dans un second temps, nous analyserons les toponymes formés sur des racines sanskrites dont la structure est tout à fait différente de celle des toponymes purement khmers.

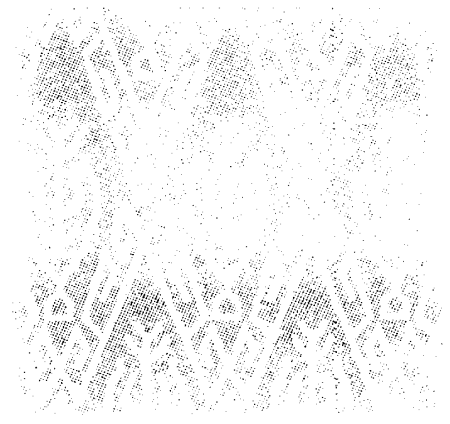
L'ensemble de ces toponymes constitue une source d'information importante sur les réalités socio-économiques et culturelles de l'ancien Cambodge. C'est ce dernier aspect que nous traiterons en conclusion.

Abstract

Toponyms in Old Khmer.
Long Seam.

The Khmer Inscriptions, which date back from the sixth to the fourteenth century, contain an average of fifteen hundred toponyms. A great number of these toponyms are made up of Old Khmer words related to water bodies, plants and animals. Their structure has not changed much over time, and they still can be identified and understood by Modern Khmer users— who keep creating toponyms by resorting to similar mental patterns.

In this article we first draw up an analytical inventory of these Old Khmer toponyms and analyze their morphology and semantic structure. We then analyze the toponyms made up of Sanskrit roots, the structure of which is completely different. Finally, in our conclusion, we demonstrate how all these toponyms contained in the Khmer Inscriptions are a rich source of information pertaining to social, economic and cultural features of ancient Cambodia.



Les toponymes en khmer ancien

Long Seam

Généralités sur l'étude des inscriptions du Cambodge

Depuis la publication des premières études sur les inscriptions du Cambodge par Auguste Barth (1882) et par Étienne Aymonier (1883) et grâce aux efforts prodigués par l'École française d'Extrême-Orient, le nombre des études sur l'épigraphie du Cambodge n'a cessé de s'accroître.

Une grande quantité d'inscriptions écrites en vieux khmer et en sanskrit ont été traduites et publiées depuis environ un siècle par les philologues épigraphistes, en particulier Étienne Aymonier, Louis Finot et George Coëdès. À l'heure actuelle, les inscriptions du Cambodge qui n'avaient pas été publiées ou qui ont été récemment découvertes, font l'objet des publications de Saveros Pou (Saveros Lewitz), de Claude Jacques et du groupe d'épigraphistes thaïlandais présidé par Phraya Srivanvacha (*Prachum Silacharuek* 2508). Les épigraphistes thaïlandais travaillant au ministère de la Culture de Thaïlande continuent actuellement les travaux de recherches épigraphiques dans les anciens monuments khmers situés en Thaïlande.

Les inscriptions du Cambodge s'étendent chronologiquement du VI^e au XIV^e siècle de notre ère [et au-delà], de l'époque du royaume de Fou-Nan (ancien nom du Cambodge) jusqu'à la dernière époque de l'empire angkorien ou Kambujadésa. Parmi les plus anciennes inscriptions datées et écrites en langue khmère, on trouve l'inscription d'Angkor Borei (province de Takèo, K. 600) datée de 611 AD. Les inscriptions khmères ou sanskrits qui ont été trouvées sur le territoire du Cambodge, de la Thaïlande, du Viêt-nam et du Laos ont été estampées, photographiées et classées. Ces estampages et documents photographiques sont conservés, en particulier, à la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient et à la Bibliothèque nationale de Paris.

La liste générale des inscriptions lapidaires du Cambodge, établie par Cœdès, comprend 1 005 inscriptions¹ (Cœdès 1937-1966, vol. 8 73-255). Chaque inscription inventoriée est identifiée par un numéro précédé de la lettre K et accompagnée de renseignements sur son lieu d'origine, son lieu de dépôt (musée, bibliothèque), sa description (stèle, piédroit, pilier, nombre de lignes, langue employée), l'époque en ère *śaka* (laquelle commence en 78 AD), le numéro des estampages et la bibliographie des publications. Il faut noter que les documents originaux relatifs aux inscriptions du Cambodge, c'est-à-dire les estampages de ces inscriptions, sont conservés dans les réserves de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient et de la Bibliothèque nationale. Ces estampages sont de dimensions différentes, les plus grands mesurant environ deux mètres de longueur.

Les principales publications des inscriptions du Cambodge sont celles de Barth (1885), de Bergaigne (1893), de Finot et Cœdès (1926-1937²), de Cœdès (1937-1966³) et de Majumdar (1953⁴). Par leur quantité et leur importance pour la recherche scientifique, les inscriptions lapidaires du Cambodge constituent l'un des fonds épigraphiques les plus riches de l'Asie du Sud-Est. Grâce aux cartes de l'ancien Cambodge établies par l'archéologue Henri Parmentier en fonction des lieux d'origine des inscriptions datées (Parmentier 1916), on sait que l'aire d'expansion de la civilisation khmère ancienne était immense. Elle englobait le Cambodge actuel, le sud du Viêt-nam, la Thaïlande orientale et le Laos méridional qui autrefois constituaient un seul ensemble politique et culturel.

Ces inscriptions sont constituées de textes commémoratifs et narratifs gravés sur les stèles placées à l'entrée des temples, sur les murs et les encadrements des portes, sur les piédroits et piliers de pierre. Elles sont, comme on l'a dit, rédigées en langue khmère ou en sanskrit, ou bien dans les deux langues à la fois. Mais dans ce dernier cas les inscriptions ne sont pas à proprement parler bilingues : les textes en sanskrit et en khmer traitent le plus souvent de sujets différents ou qui se complètent. L'écriture employée pour la gravure des inscriptions khmères est la même que celle qui a été employée pour la gravure des inscriptions sanskrites. C'est le système de

1. Cette liste a été complétée (K. 1006 à K. 1050) par Claude Jacques (1971) (NDLR).
2. *Inscriptions du Cambodge* 1926-1937. Publiées en six tomes sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ces *Inscriptions du Cambodge* se présentent sous la forme de grandes planches photographiques reproduisant les estampages des inscriptions originelles, lesquelles sont numérotées, mais ne sont pas traduites.
3. Publiées en huit volumes ces *Inscriptions du Cambodge* donnent le texte des inscriptions transcrit selon le système de translittération indianiste et leur traduction accompagnée d'un commentaire de l'auteur mais elles ne reproduisent pas les inscriptions originales.
4. Ce volume, intitulé *Inscriptions of Kambuja*, donne uniquement le texte des inscriptions en sanskrit (sans traduction ni translittération) accompagné de commentaires.

l'écriture *brāhmī*. Quelques inscriptions sanskrites, appelées inscriptions digraphiques, sont rédigées en *brāhmī* puis en *devanāgarī*.

Les inscriptions sanskrites sont presque toutes versifiées. Elles relatent, en général, les circonstances des fondations religieuses faites par les rois. Souvent elles débutent par une invocation à une ou à plusieurs divinités du panthéon brahmanique ou encore par des stances au Bouddha et au Bodhisattva dans lesquelles sont exprimées des conceptions théologiques et philosophiques tirées des divers textes sacrés. Viennent ensuite les éloges des rois régnant et la narration de leur généalogie. Les poètes exaltent leur intelligence et leur renommée, leurs exploits dans les combats contre les ennemis et les pays voisins, ainsi que la sagesse de leur règne qui a permis la prospérité et la grandeur du pays.

Certaines inscriptions font l'éloge de hauts dignitaires religieux et laïcs, membres de la famille royale, qui sont à l'origine des fondations religieuses (temples, villages prestataires) consacrées aux dieux. Elles décrivent le dispositif des temples avec les dates de leur fondation, les circonstances de l'érection de statues et souvent se terminent par une bénédiction promettant les félicités célestes à ceux qui font prospérer les fondations religieuses ou par des imprécations menaçant des peines de l'enfer ceux qui les ruineront. Certaines inscriptions relatent le soulèvement de chefs d'armée et décrivent dans un style pittoresque des scènes de combats entre les généraux hostiles ou fidèles au roi.

Les inscriptions sanskrites du Cambodge ont été vraisemblablement rédigées par des poètes sanskritistes d'origine cambodgienne travaillant à la cour royale. Ces poèmes sont écrits dans un style noble, emphatique, imagé, riche en métaphores, comparaisons et paraboles. Ils étaient destinés à être récités et chantés en guise de louanges aux dieux et aux rois, avec un accompagnement d'instruments de musique et de danses (mentionnés souvent dans les inscriptions elles-mêmes). Bhattacharya (1991) indique que « la langue des inscriptions sanskrites du Cambodge est généralement correcte, plus correcte même que celle de la plupart des inscriptions indiennes ». Il faut donc déplorer que, nulle part, jusqu'à nos jours, le public khmer n'ait pu prendre connaissance de cet ancien et riche héritage littéraire : en effet les inscriptions sanskrites du Cambodge n'ont pas été traduites en langue khmère et elles n'ont jamais fait l'objet d'une étude littéraire approfondie, en tant que littérature du Cambodge.

Contrairement aux inscriptions sanskrites, toutes les inscriptions en langue khmère des périodes pré-angkorienne et angkorienne sont écrites en prose⁵ dans un style simple, concret et réaliste : elles étaient destinées à la majorité de la population qui ignorait la langue savante.

5. Il convient toutefois de signaler au moins le cas de K. 173 — qui serait d'époque angkorienne (cf. IC VIII) et comporterait une stance en khmer (cf. déjà Bergaigne 1884, 59-60 n. 1) — étudiée par Rœské dans « Les inscriptions bouddhiques du mont Koulen » (*Journal Asiatique*, série 11, tome 3, 1914, p. 641-643. (NDLR).

La lecture des inscriptions en langue khmère nous a permis de recueillir des informations sur les thèmes suivants : fondation des temples et des villages sur les nouvelles terres ; activités religieuses et sociales dans les temples et monastères ; hiérarchie des religieux ; rôle des vénérables supérieurs dans l'acquisition des mérites par accomplissement d'œuvres pies ; prépondérance des religions brahmaniques ; grandes donations aux dieux (domaines, plantations, rizières, serviteurs, animaux, objets rituels) pour l'entretien des monastères ; cérémonies rituelles célébrant le culte du dieu-roi (*devarāja*) ; le roi et son entourage, les hauts dignitaires et les fonctionnaires subalternes ; organisation des autorités administratives dans les provinces, villes et villages ; divisions territoriales et administratives du pays ; cour de justice, jugement et châtiment des coupables ; rites de prestation de serment envers le roi ; colonisation des terres vierges par implantation de familles sacerdotales accompagnées de leurs serviteurs ; construction de digues, canaux et bassins d'eau ; abornement des champs pour la culture du riz ; opérations de vente et d'achat de terres (pour lesquelles sont dûment stipulés non seulement les dimensions des terres concernées mais aussi les esclaves, animaux, métaux précieux, produits agricoles et vêtements inclus dans la transaction) ; catégories de travailleurs manuels et différentes classes de serviteurs dépendants (*kñum/khñum*) qui accomplissaient le travail selon les deux quinzaines de la lune croissante et de la lune décroissante du mois (*pakṣa khnet* et *pakṣa rnnoc*) ; grandes familles sacerdotales ; guerres incessantes contre le Champa ; etc.

Beaucoup d'inscriptions en langue khmère s'ouvrent sur la mention des dates propices auxquelles ont été décrétées les ordonnances royales adressées aux hauts dignitaires de la cour ou aux présidents de la cour de justice. Ces inscriptions enjoignent de faire exécuter lesdites ordonnances avec exactitude par les fonctionnaires subalternes, par les notables et les anciens qui habitent les districts et les villages. Elles traitent aussi des affaires administratives et foncières du royaume, en particulier des donations de grandes étendues de terre, de serviteurs, d'objets de culte et de produits agricoles pour l'entretien des différents monastères. Le plus souvent, le contenu de ces textes est alourdi par la description détaillée des caractéristiques topographiques des terres (pour fixer leurs limites dans les huit directions) et par la longue liste nominative des anthroponymes qui désignent les serviteurs selon leur appartenance, leur fonction et leur sexe. Certaines inscriptions traitent de sujets à caractère historique ou juridique : créations de nouvelles classes de hauts fonctionnaires royaux⁶, prestations de serment de fidélité des fonctionnaires envers le roi⁷, généalogies des familles sacerdotales dont les membres ont été des prêtres officiants du culte du Devarāja pendant plusieurs règnes de rois

6. Cf. l'inscription de Kompong Thom K. 444, 974 AD.

7. Cf. l'inscription de Phimanakas K. 292, 1011 AD.

angkoriens⁸, ou encore procès judiciaires relatifs au droit de propriété sur les terres et les esclaves⁹.

Les inscriptions du Cambodge ont été explorées et étudiées par étapes. Elles ont été d'abord estampées, transcrites selon le système utilisé par les indianistes, traduites et publiées (en français ou en anglais). Elles ont été ensuite exploitées et utilisées par les savants de différents pays, en particulier par des Français, dans leurs recherches sur l'histoire politique, religieuse et sociale de l'ancien Cambodge. Grâce à elles, on peut établir la chronologie des anciens rois khmers, savoir avec exactitude les dates de construction des principaux monuments et leur destination et connaître les différents cultes hindouistes et bouddhiques pratiqués par la population du pays. On peut apprécier la portée politique du culte de Śiva concrétisée par le culte du dieu-roi, identifier les hauts dignitaires d'après les textes qui figurent sur leurs représentations. On comprend aussi la structure sociale, le développement économique et la vie matérielle de la société khmère.

Mais les renseignements scientifiques contenus dans les inscriptions du Cambodge sont loin d'être épuisés. Les inscriptions sont des monuments littéraires qui peuvent aussi nous révéler l'état ancien de la langue khmère ainsi que l'évolution de son écriture. Beaucoup de recherches n'ont pas pu être menées à bien ou n'ont pas encore été commencées parce qu'elles doivent se fonder presque entièrement sur les textes des inscriptions en langue khmère dont l'interprétation est, en réalité, beaucoup plus difficile que celle des textes sanskrits.

À l'origine, les recherches linguistiques des inscriptions en langue khmère ont été moins poussées que les autres. Mais après la publication par George Cœdès de 1937 à 1966 des huit grands volumes des *Inscriptions du Cambodge* (grâce à des subventions du gouvernement du Cambodge et de l'École française d'Extrême-Orient), ces recherches semblent avoir repris de plus belle en France et s'être développées dans d'autres pays comme la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union soviétique, le Japon, le Cambodge, la Thaïlande, etc. — ainsi qu'en témoigne une floraison de publications signées Au Chhieng, Heinz-Jürgen Pinnow, Judith M. Jacob, Saveros Pou, Philip N. Jenner, Long Seam, Sakomoto Yasuyuki, Uraisi Varasarin ou encore Michael Vickery.

George Cœdès (1886-1969), pendant une période de soixante-cinq ans de production scientifique, a écrit et publié plus de trois cents livres et articles parmi lesquels de grands ouvrages et de volumineux mémoires (Filliozat 1970). La grande majorité de ces travaux sont consacrés aux études cambodgiennes. Sa connaissance profonde du sanskrit, du khmer, du thaï et des autres langues de l'Asie du Sud-Est lui a permis d'interpréter et de traduire les anciennes inscriptions sanskrites, khmères, mônes, thaïes et javanaises. Dans le domaine des études lexicales de ces langues, la connaissance de l'une pourrait faciliter la compréhension des autres langues. Grâce

8. Cf. l'inscription de Sdok Kak Thom K. 235, 1052 AD.

9. Cf. l'inscription de Tuol Rolom Tim K. 233, X^e siècle AD.

à son expérience en philologie et un long séjour passé en Indochine, Cœdès s'est révélé aussi un grand linguiste (Cœdès 1949 et 1954). D'une part, l'interprétation de certains textes épigraphiques khmers dont beaucoup de mots sont devenus archaïques ou tombés en désuétude dans la langue moderne est impossible si l'on ne fait pas appel aux matériaux lexicographiques des autres langues môn-khmères et à ceux de la langue thaïe. Cette dernière, en effet, a emprunté une grande quantité de mots à la langue khmère dès le XIII^e siècle. D'autre part, selon Cœdès qui avait à cet égard exprimé des réserves sur la théorie de Paul K. Benedict, toute étude comparative des langues ainsi que les essais de répartition selon des groupes linguistiques doivent être considérés comme prématurés si on ne fait pas appel aux documents épigraphiques.

Dans ses divers articles, Cœdès a montré que les matériaux livrés par ces trois royaumes sont énormes. Nos propres recherches (lecture des inscriptions du Cambodge, de Dvāravatī, de Thaïlande) confirment largement cette opinion : la masse des documents permet aisément une étude systématique des problèmes de lexicographie historique de ces langues (par exemple, les mots communs au vieux khmer et au vieux môn, les interférences entre la langue thaïe et la langue khmère, etc.).

Les inscriptions sont des documents de première importance pour les recherches fondamentales sur les différents niveaux linguistiques de la langue khmère pendant les périodes pré-ankorienne et angkorienne, tout spécialement pour la lexicologie¹⁰, la phonologie, la grammaire et la syntaxe. Dans un avenir proche, quand les principaux travaux sur le vieux khmer seront publiés, on pourrait concevoir l'élaboration d'un dictionnaire étymologique et l'étude de la phonologie diachronique et de la grammaire historique du khmer.

Entre le vieux khmer des inscriptions et la langue khmère moderne, il y a une langue intermédiaire, c'est le khmer moyen, langue employée dans les *Inscriptions Modernes d'Angkor Vat (IMA)* du XV^e au XVIII^e siècle. Ces inscriptions ont été publiées en 1958, sous la direction de Cœdès, en langue khmère par le philologue khmer Mahā Bidūr Krasem (Mahā Bidūr 1958) et à partir de 1970, par Saveros Lewitz (Lewitz 1970). Il s'agit de plus de quarante grandes inscriptions dont les textes ont été transcrits et traduits en français avec des commentaires lexico-grammaticaux.

Les études comparatives et les tentatives de reconstruction et de classement des langues môn-khmères ont été faites jusqu'à présent exclusivement d'après des matériaux lexicographiques des langues modernes et selon la méthode glottochronologique qui, dans l'esprit de Swadesh, n'a été créée que pour permettre un classement chronologique des groupes de langues sans tradition écrite. Or, les langues môn et khmère sont deux langues de civilisation ayant une tradition écrite depuis le VI^e siècle AD. Dans les temps anciens, c'est-à-dire jusqu'au XII^e siècle, elles étaient

10. En particulier l'anthroponymie, la structure de la titulature angkorienne, la toponymie, la reconstruction de la langue khmère pendant la période du Fou-Nan (I^{er} au V^e siècle AD).

parlées par des populations qui vivaient sur de grands territoires de l'Indochine et de la péninsule Malaise. L'emploi des matériaux lexicographiques des inscriptions épigraphiques des langues môn et khmère dans les études comparatives permettrait de déterminer avec exactitude les appartenances de nombreuses langues des minorités ethniques vivant dans les différents pays de l'Indochine. D'après le classement établi par l'auteur, dans la famille linguistique môn-khmère, il y a environ quatre-vingt-dix langues et dialectes (Long Seam 1981). Les matériaux du vieux môn ont été étudiés par H. L. Shorto (1971) et par Gérard Diffloth (1984). En ce qui concerne le môn moderne, le mémoire de thèse de Christian Bauer (1982) sur la « morphologie et la syntaxe du môn parlé » peut être considéré comme un document extrêmement précieux pour l'étude comparative entre le khmer et le môn. Les matériaux lexicographiques des inscriptions datées en langue khmère de la période pré-angkorienne (du VI^e siècle au VIII^e siècle AD) ont été publiés par Philip N. Jenner (1981).

En ce qui concerne les matériaux lexicographiques des inscriptions en langue khmère, ils ont été employés par nous dans l'élaboration du *Dictionnaire du vieux-khmer d'après les inscriptions du Cambodge du VI^e au XIV^e siècle* (Long Seam 1992b). Ce grand dictionnaire comprenant 2 435 pages dactylographiées sera publié en trois tomes par la maison d'édition Naouka, sous les auspices de l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences de Russie. Ce dictionnaire contient plus de 10 000 mots anciens encore vivants en majorité en khmer moderne. Chaque mot est traduit en français et en russe et illustré par différents exemples tirés des inscriptions, classés par ordre chronologique, en commençant par les plus anciennes. L'élaboration de ce dictionnaire a été menée de manière à en faire un document scientifique qui intéresse en même temps les études historiques, linguistiques et les autres aspects de la culture du Cambodge¹¹.

Toponymes et problèmes de reconstruction sémantique des mots en khmer ancien

On relève dans les *Inscriptions du Cambodge (IC)* du VI^e au XIV^e siècle, environ mille cinq cents termes toponymiques. Ces toponymes khmers et sanskrits, se rencontrent dans les inscriptions qui décrivent, en général de façon détaillée, les domaines appartenant à des temples et à des familles sacerdotales, ainsi que les divisions administratives et territoriales de l'ancien Cambodge, pays connu sous le nom de Kambujadeśa. Le mot Kambujadeśa, d'origine sanskrite, a le sens de « pays des descendants de [l'ascète légendaire] Kambu ». Il est mentionné dans des inscriptions en langue khmère de Vat Samrong (Baphnom) (K. 956, X^e siècle) et de Sdok Kak Thom, l'actuelle Prachinburi (K. 235, datée de 1052). C'est le nom du pays khmer que nous utiliserons dans la présente étude.

11. Les six paragraphes qui terminaient cette partie ont été coupés. Voir la note de la rédaction p. 55. Par ailleurs, signalons que le dictionnaire mentionné dans ce paragraphe a finalement été publié non en Russie mais au Cambodge (Long Seam 2000) (NDLR).

Grâce aux toponymes trouvés dans les inscriptions du Cambodge, Georges Maspero a pu établir, d'une façon plus concrète, la carte géographique du Kambujadésa au ^x^e siècle de notre ère, c'est-à-dire la carte politique du pays pendant la période angkoriennne (Maspero 1925).

D'autre part, en s'appuyant sur les descriptions des emplacements d'un grand nombre de toponymes importants trouvés dans les inscriptions en langue sanskrite, Sedov a pu établir d'une façon plus précise, la carte de l'empire du Kambujadésa (du ^{ix}^e au ^{xiv}^e siècle) en indiquant les grandes divisions territoriales du pays pendant la période angkoriennne (Sedov 1967).

Le seul travail consacré à l'étude des toponymes du Cambodge actuel est une monographie de Saveros Pou-Lewitz (Lewitz 1967). Elle y a employé le plus souvent les matériaux des inscriptions du Cambodge pour expliquer la signification des toponymes trouvés dans la langue khmère moderne. La méthode diachronique et comparative employée par cet auteur a permis de suivre l'évolution phonétique et sémantique d'un petit nombre de toponymes du Cambodge seulement. D'une façon plus générale, cette étude nous permet de comprendre qu'un grand nombre de toponymes anciens formés de mots vieux khmers se rapportant au monde aquatique, botanique et animal n'ont pas subi de grands changements de structure. Ils sont reconnus et compris par les locuteurs du khmer moderne. Actuellement encore les Khmers forment leurs toponymes selon les mêmes schémas mentaux.

Ce qui est important dans l'étude de la formation des expressions toponymiques, c'est que ces expressions tirent leur origine de racines proprement khmères. Lors de l'élaboration de notre dictionnaire du vieux khmer, nous avons constaté que nous avions là les matériaux lexicographiques les plus concrets, les plus compréhensibles. Ces matériaux nous seront d'un grand secours pour restituer les lexèmes et la sémantique des différents toponymes. À la différence des termes anthroponymiques, dont la plupart sont formés de mots simples uniques, isolés du contexte et précédés seulement par des termes désignant des titres, les expressions toponymiques peuvent être sémantiquement identifiées et expliquées d'après le contexte et les mots environnants.

Les anciens toponymes sanskrits, quant à eux, ont une structure tout à fait différente de celle des toponymes purement khmers. Ils ont été créés par les religieux de haut niveau et les érudits de la cour royale qui, pendant la période angkoriennne, employaient en général le sanskrit comme langue de chancellerie. Ces toponymes d'origine sanskrite ont été créés pour désigner des temples, des monastères, des villes, les grandes divisions territoriales et diverses fondations royales. Dans l'étude de la langue, ils sont intéressants dans la mesure où ils nous font comprendre les interférences linguistiques et les influences de la superstructure idéologique du brahmanisme dans le processus de la formation des toponymes pendant la période du Kambujadésa.

Le déchiffrement des expressions toponymiques khmères anciennes exige aussi le concours de sciences annexes, en particulier celui de l'histoire et de la géographie. La religion brahmanique a exercé un rôle prépondérant dans la formation des toponymes désignant des monastères et des villes. D'autre part le relief du Kambujadeśa, caractérisé par l'abondance de terres basses et d'étangs, a favorisé l'apparition de différents hydronymes.

Cependant nous nous limiterons ici à une recherche lexicologique sans aborder la localisation géographique des lieux désignés par les toponymes. Il nous est arrivé, par ailleurs, de ne pouvoir expliquer certaines étymologies que par référence au khmer moderne ou au vieux môn. Dans ce dernier cas, je me suis référé au dictionnaire de Shorto (Shorto 1971).

Il n'y a pas dans l'alphabet khmer de lettres majuscules pour différencier les noms communs des noms propres, en particulier les toponymes. Ces derniers ne peuvent être identifiés que par des termes spécifiques qui généralement les précèdent. Pour cette raison, nous avons jugé nécessaire de commencer cette étude par l'étude de ces termes spécifiques, pour analyser ensuite les modèles grammaticaux et les types sémantiques représentés.

1. Termes toponymiques

En ancien khmer, les toponymes peuvent être reconnus d'après le contexte ou grâce à des termes spécifiques du vocabulaire de la topologie ou de la géographie. Ces termes servent d'une part, de morphèmes indiquant la démarcation entre un mot composé ordinaire et un nom propre de lieu, d'autre part, comme indicateurs sémantiques qui renseignent sur les caractéristiques des endroits désignés. Ces termes sont employés pour former des noms de toute sorte de lieux ou de subdivisions territoriales : provinces, forêts, villes, districts, villages, monastères, fondations pieuses, domaines, jardins, chemins, montagnes, élévations de terre, terres basses, plaines, champs et rizières, embarcadères, fleuves, lacs, rivières, marais, étangs, bassins d'eau artificiels, canaux, digues, etc.

1.1. Termes désignant des divisions territoriales

Ces termes peuvent être considérés comme des termes géographiques qui ont été créés par l'administration royale pour désigner les grandes et petites divisions territoriales (y compris les champs réservés pour la culture du riz).

1.1.1. *pramāṇa* (*pram.*¹²), skt. (territoire, région)

Ce terme a été employé pour désigner la plus grande division territoriale du Kambujadeśa. Dans les inscriptions on trouve environ vingt noms de lieux désignant les territoires du pays.

12. Dans cette partie, lorsqu'un terme désignant une division territoriale est introduit pour la première fois, il est immédiatement suivi (comme c'est ici le cas) par l'indication entre parenthèses de l'abréviation sous laquelle il sera désormais désigné dans la suite du texte. (NDLR)

Exemples :

<i>pram. jrainan</i>	K. 393	(<i>jrainan</i> : beau figuier ; le territoire de Jrainan) ;
<i>pram. vrai svāy</i>	K. 989	(<i>vrai svāy</i> : forêt aux manguiers ; le territoire de Vrai Svāy) ;
<i>pram. vrai vyek</i>	K. 105	(<i>vrai vyek</i> : forêt agitée ; le territoire de Vrai Vyek) ;
<i>pram. vrai rmyat</i>	K. 380	(<i>vrai rmyat</i> : forêt au gingembre ; le territoire de Vrai Rmyat) ;
<i>pram. tem kh-ayal</i>	K. 944	(<i>tem kh-ayal</i> : origine du vent, sud ; le territoire de Tem Kh-Ayal) ;
<i>pram. jeñ vnaṃ</i>	K. 876	(<i>jeñ vnaṃ</i> : au pied de la montagne ; le territoire de Jeñ Vnaṃ) ;
<i>pram. amoghapura</i>	K. 211	(<i>amoghapura</i> , skt. : cité [du dieu] Amogha ; le territoire d'Amoghapura) ;
<i>pram. ldau</i>	K. 569	(<i>ldau</i> : fossé [?] ; le territoire de Ldau) ;
<i>pram. sanduk</i>	K. 756	(<i>sanduk</i> : nom d'une montagne ; le territoire de Sanduk) ;
<i>pram. malyāṇ</i>	K. 713	(<i>malyāṇ</i> : nom d'une région située dans la partie sud-ouest du Cambodge ; le territoire de Malyāṇ) ;
<i>pram. lvo</i>	K. 292	(<i>lvo</i> , skt. : Lopburi, nom d'une ville ; le territoire de Lvo) ;
<i>pram. anin</i>	K. 989	(<i>anin</i> , skt. <i>aninditapura</i> : cité irréprochable ; le territoire d'Anin) ;
<i>pram. bhīmapura</i>	K. 292	(<i>bhīmapura</i> , skt. : cité effrayante [pour ses ennemis] ; le territoire de Bhīmapura) ;
<i>pram. śreṣṭhapura</i>	K. 944	(<i>śreṣṭhapura</i> , skt. : belle cité ; le territoire de Śreṣṭhapura) ;
<i>pram. ugrapura</i>	K. 183	(<i>ugrapura</i> , skt. : cité puissante ; le territoire d'Ugrapura) ;
<i>pram. praśāntagrāma</i>	K. 187	(<i>praśāntagrāma</i> , skt. : village paisible ; le territoire de Praśāntagrāma) ;
<i>pram. purandarapura</i>	K. 989	(<i>purandarapura</i> , skt. : cité (du dieu) Purandara ; le territoire de Purandarapura) ;
<i>pram. śambhupura</i>	K. 125	(<i>śambhupura</i> , skt. : cité (du dieu) Śambhu ; le territoire de Śambhupura) ;
<i>pram. indrapura</i>	K. 235	(<i>indrapura</i> , skt. : cité (du dieu) Indra ; le territoire d'Indrapura) ;
<i>pram. śatagrāma</i>	K. 989	(<i>śatagrāma</i> , skt. : cent villages ; le territoire de Śatagrāma).

Parmi les noms de territoires donnés dans les exemples ci-dessus, nous remarquons que neuf sont des mots khmers et onze des mots sanskrits. D'autre part, le toponyme *śatagrāma* (cent villages) peut nous donner une idée de la grandeur du territoire désigné par le terme *pramāṇa*.

1.1.2. *viṣaya* (*viṣ.*), skt. (région, province)

Dans les inscriptions, le mot *viṣaya* désigne généralement une province. Ce mot a été employé pour désigner une circonscription territoriale et administrative bien déterminée pendant la période angkorienne. Il désignait aussi le centre provincial dans lequel se trouvaient les différentes organisations administratives, militaires et religieuses du pays. L'administration de la province était représentée par le gouverneur (*khloñ viṣaya* K. 221), le chef de l'armée (*khloñ vala viṣaya* K. 221), le chef chargé de l'huile et des céréales (*vrīha paryyaṇ viṣaya* K. 444) et la cour de justice (*sabhā viṣaya* K. 249).

Exemples :

<i>viṣ. karom</i>	K. 235	(<i>karom</i> : terres basses ; la province de Karom) ;
<i>viṣ. jeñ tarāñ</i>	K. 238	(<i>jeñ tarāñ</i> : au pied de la plaine ; la province de Jeñ Tarāñ) ;
<i>viṣ. vnaṃ kansin</i>	K. 105	(<i>vnaṃ</i> : montagne, <i>kansin</i> : nom d'arbre ; la province de Vnaṃ Kansin) ;
<i>viṣ. vyādhapura</i>	K. 211	(<i>vyādhapura</i> : ville des chasseurs ; nom de l'une des capitales du Cambodge pendant la période pré-angkorienne).

Dans quelques inscriptions, certains noms de lieux sont désignés soit par le terme géographique *pramāṇa*, soit par le terme *viṣaya*.

Exemples :

<i>pram. sanduk</i>	K. 756	et	<i>viṣ. sanduk</i>	K. 150
<i>pram. śreṣṭhapura</i>	K. 944	et	<i>viṣ. śreṣṭhapura</i>	K. 143.

Ce double emploi d'un même toponyme pour désigner en même temps un territoire et une province indique que cette province a été désignée d'un nom propre à une époque postérieure à la création du nom de la région et que la province pourra être localisée sur le territoire dont elle porte le nom.

1.1.3. *sruk* (sr.) (village, localité, district)

Étymologiquement ce mot pourrait avoir une connexion sémantique avec le mot vieux môn *scruck* (se réfugier, refuge) et avec le mot khmer moderne *jrak* /crɔ:k/ (se réfugier dans un abri). Le mot *sruk* désignait, pendant la période angkorienne, une petite circonscription administrative, dotée d'un chef appelé le chef de district (*pradhāna sruk* K. 153, *khloñ sruk* K. 99), d'un « inspecteur des qualités et des défauts », autrement dit d'un inspecteur de sécurité (*guṇadoṣadarśi sruk* K. 67), et d'une cour de justice (*sabhā sruk* K. 208). Dans l'inscription K. 258, datée du XI^e siècle, on lit : *khloñ sruk daśagrāma* (le chef du district [composé] de dix villages). Par conséquent, le mot *sruk* désignait un ensemble plus ou moins grand de villages.

Dans l'inscription K. 292, datée du XI^e siècle, appelée texte de « prestation de serment de fidélité envers le roi et la patrie en temps de guerre », nous avons pu dénombrer environ deux cents toponymes de districts (*sruk*), accompagnés du nom et du titre du fonctionnaire ou de l'inspecteur (*tamrvac*) qui était le chef de chacun d'entre eux.

Dans la langue moderne, le mot *sruk/srok* tout en conservant son sens ancien a pris une acception plus large et désigne aussi les régions et les pays.

L'emploi fréquent du terme *sruk* devant les toponymes formés de mots khmers et sanskrits est un fait linguistique caractéristique des inscriptions pendant la période angkorienne. Les toponymes formés avec le terme *sruk* forment la grande majorité des toponymes rencontrés dans les inscriptions et peuvent être considérés comme les termes toponymiques les plus stables.

Exemples :

<i>sr. daṃnap pāk</i>	K. 467	(<i>daṃnap</i> : digue, <i>pāk</i> : brisé, écroulé ; le district de Daṃnap Pāk) ;
<i>sr. stuk rmmāñ</i>	K. 817	(<i>stuk</i> : marais, <i>rmmāñ</i> : chevreuil ; le district de Stuk Rmmāñ) ;

<i>sr. saṃroṇ</i>	K. 713	(<i>saṃroṇ</i> : nom d'arbre ; le district de Saṃroṇ) ;
<i>sr. kaṃveṇ</i>	K. 292	(<i>kaṃveṇ</i> : muraille ; le district de Kaṃveṇ) ;
<i>sr. pralāy slā</i>	K. 207	(<i>pralāy slā</i> : rigole aux aréquiers ; le district de Pralāy Slā) ;
<i>sr. vnur vinauv</i>	K. 467	(<i>vnur</i> : tertre, <i>vinauv</i> : oranger de Malabar ; le district de Vnur Vinauv) ;
<i>sr. vrai trapek</i>	K. 720	(<i>vrai</i> : forêt, <i>trapek</i> : goyavier ; le district de Vrai Trapek) ;
<i>sr. travāṇ vo</i>	K. 393	(<i>travāṇ</i> : étang, <i>vo</i> : banian ; le district de Travāṇ Vo).

Parmi les différents toponymes donnés en exemples ci-dessus, les toponymes (*stuk rmmāṇ*, *travāṇ vo*, *pralāy slā*, *vnur vinauv*, *vrai trapek*) désignent tout d'abord des noms qui rendent compte du relief d'un lieu. Le mot *sruk* placé devant ces toponymes anciens nous apprend que ces lieux étaient habités pendant la période angkoriennne.

Au contraire, les toponymes formés avec des mots sanskrits et précédés du mot *sruk* peuvent être considérés comme des noms de lieux nouvellement créés par les érudits sanskritistes pour désigner les nouveaux villages et districts qui ont été fondés à un rythme très élevé pendant cette même période.

Exemples :

<i>sr. sukhagrāma</i>	K. 105	(<i>sukhagrāma</i> : village heureux ; le district de Sukhagrāma) ;
<i>sr. madhurapura</i>	K. 292	(<i>madhurapura</i> : cité au miel ; le district de Madhurapura) ;
<i>sr. bhadraśiṇha</i>	K. 292	(<i>bhadraśiṇha</i> : beau lion [= symbole de puissance] ; le district de Bhadrasiṇha) ;
<i>sr. rājakula</i>	K. 380	(<i>rājakula</i> : famille royale ; le district de Rājakula) .

1.1.4. *caṃnat* (*caṃ.*) (installation ; village)

Ce mot est formé par infixation (infixe *-aṃn-*) à partir du verbe *cat* (fonder, installer) K. 189. À la différence du village ordinaire (*sruk*), peuplé par différentes catégories de gens, le mot *caṃnat* désigne sans doute un petit village nouvellement fondé par un personnage laïc ou religieux. Ce village appartient soit à une famille sacerdotale, soit à une catégorie de travailleurs, soit à un monastère.

Exemples :

<i>cat caṃnat śrī kamvujakṣetra</i> <i>sthāpanā vraḥ liṅga</i>	K. 910	([notre ancêtre] a fondé le village de Śrī Kamvujakṣetra et y a construit le temple śivaïte) ;
<i>caṃnat kaṃsteṇ prac</i>	K. 208	(peut être traduit de la façon suivante : le village [fondé par le vénérable] Kaṃsteṇ Prac) ;
<i>caṃnat caṃryyaṇ</i>	K. 873	(peut être traduit de la façon suivante : le village [fondé] par les chanteurs).

Dans les autres cas, le mot *caṃnat* est employé en composition avec des noms communs désignant une plante ou un lieu ; on peut remarquer que le toponyme ainsi formé est stable.

Exemples :

<i>caṃnat danle</i>	K. 420	(<i>danle</i> : fleuve ; le village de Danle) ;
<i>caṃnat sthalā</i>	K. 262	(<i>sthalā</i> , skt. : élévation de terre ; le village de Sthalā) ;
<i>caṃnat svāy</i>	K. 249	(<i>svāy</i> : manguier ; le village de Svāy).

Le mot *caṃnat* est attesté dans une soixantaine d'occurrences dans la formation des toponymes.

1.1.5. *anrāy* (*anr.*)

Dans les inscriptions du x^e siècle, ce mot a le sens de « village prestataire », c'est-à-dire de village appartenant à un monastère quelconque. Parfois, ce mot est employé en composition avec le mot *vrah* (saint, sacré), comme c'est par exemple le cas dans l'inscription K. 570 : *vrah anrāy* (village sacré ou bien village du temple). Ce type de village était peut-être peuplé par un groupe de cultivateurs dépendants qui travaillaient pour le compte d'un monastère.

Exemples :

<i>anrāy vnaṃ vrāhmaṇa</i>	K. 571	(<i>vnaṃ</i> : mont, <i>vrāhmaṇa</i> , skt. : brahmane ; le village prestataire de Vnaṃ Vrāhmaṇa) ;
<i>anrāy liṅgapura</i>	K. 257	(<i>liṅgapura</i> , skt. : nom d'un monastère ; le village prestataire de Liṅgapura) ;
<i>anrāy kanhyāñ</i>	K. 571	(<i>kanhyāñ</i> : déesse ; le village prestataire de Kanhyāñ) ;
<i>anrāy piñ thmo</i>	K. 760	(<i>piñ</i> : marais, <i>thmo</i> : pierre ; le village prestataire de Piñ Thmo) ;
<i>anrāy thmo vvak</i>	K. 570	(<i>thmo vvak</i> : pierres amoncelées ; le village prestataire de Thmo Vvak).

1.1.6. *bhūmi* (*bh.*), skt. (terre ; domaine)

Pour distinguer entre les différents emplois du mot *bhūmi*, il faut recourir au contexte. En tant que substantif ordinaire, le mot *bhūmi* désignait la terre cultivée ou abornée. D'après les inscriptions, les terres peuvent être données ou vendues.

Exemples :

duñ bhūmi (K. 258, acheter la terre) ; *cat bhūmi* (K. 258, aménager la terre) ; *bhūmi rājyāprasāda* (K. 342, terre [donnée] par faveur royale).

En tant qu'élément toponymique, *bhūmi* désignait la terre abornée ou le domaine appartenant à des particuliers ou à des monastères.

Exemples :

<i>bh. svasti</i>	K. 158	(<i>svasti</i> , skt. : bonheur ; le domaine de Svasti) ;
<i>bh. teṃ jrai</i>	K. 91	(<i>teṃ jrai</i> : figuier ; le domaine de Teṃ Jrai) ;
<i>bh. vrah aṃvil</i>	K. 736	(<i>vrah</i> : saint, <i>aṃvil</i> : tamarinier ; le domaine de Vrah Aṃvil) ;
<i>bh. thkval it</i>	K. 89	(<i>thkval</i> : élévation de terre, <i>it</i> : argile ; le domaine de Thkval It) ;
<i>bh. yogendrālaya</i>	K. 33	(<i>yogendrālaya</i> , skt. : nom d'un temple ; le domaine de Yogendrālaya) ;
<i>bh. śivā</i>	K. 206	(<i>śivā</i> , skt. : auspiciouse ; le domaine auspicieux).

Certaines inscriptions montrent que la signification de *bhūmi* s'était élargie, jusqu'à désigner aussi un lieu habité par différentes catégories sociales.

Exemples :

<i>bh. tūryya</i>	K. 991	(<i>tūryya</i> , skt. : musicien ; village [habité] par les musiciens) ;
<i>bh. vargga khmāp</i>	K. 265	(<i>vargga</i> , skt. : groupe, <i>khmāp</i> : coupeur [de bois] ; village [habité] par des coupeurs [de bois]) ;

bh. pakṣa khnet K. 258 (*pakṣa khnet* [pakṣa, skt.] : période de la quinzaine claire du mois ; village [habité par les travailleurs] de la période de la quinzaine claire du mois).

Dans la langue khmère moderne, le toponyme *bhūmi* /phu:m/ désigne le village qui est la plus petite circonscription administrative du pays.

1.2. Hydronymes

Nous employons le terme « hydronymes » pour désigner les noms des cours d'eau grands et petits, des étendues d'eau naturelles ou nouvellement creusées par les habitants. Dans les inscriptions de la période angkorienne, on peut mettre en parallèle le nombre élevé d'hydronymes avec l'apparition de toponymes désignant les districts et les villages, les domaines et les terres cultivées. Cela est dû aux grands travaux, entrepris pendant la période angkorienne, dans le domaine du défrichement de nouvelles terres, de la construction de villes et de temples, de l'irrigation et de l'édification des digues, du creusement de canaux et de réservoirs. K. T. Boiko (1969) a ainsi observé qu'au XI^e siècle le pays des Khmers était couvert par un système très développé de réservoirs d'eau et de canaux.

1.2.1. *danle* (fleuve, bassin)

Ce mot est peut-être formé par infixation à partir du mot *tle* (eau) que l'on trouve dans la langue hmong (Haudricourt 1966, 55).

À l'origine, le mot *danle* désignait un grand cours d'eau, c'est-à-dire un fleuve. Dans K. 22 (datée du VII^e siècle), le toponyme *danle krau* (fleuve extérieur) semble désigner l'un des affluents du Mékong dans son cours inférieur. Ce mot a aussi été employé comme composant du toponyme désignant un village situé au bord du fleuve.

Exemple :

sr. danle jrai K. 933 (*jrai* : figuier ; le village de Danle Jrai).

Dans K. 258, datée du XI^e siècle, ce mot désignait aussi un bassin : *cat srūk sthāpanā jyak danle* ([On] a fondé le village, [et on y a] construit un temple [et] creusé un bassin).

L'ancien toponyme désignant le Mékong dont l'origine étymologique a été étudiée par E. M. Murzev (1969) et Khoang Thi Chay (1969), n'est pas attesté dans les inscriptions. Dans un texte de l'inscription brisée K. 455, daté du XI^e siècle, nous avons pu lire le passage suivant : *danle ta pvan nu udyāna śata...* (quatre fleuves et cent jardins...). Il n'est toutefois pas possible de déterminer exactement s'il s'agit là de la dénomination ancienne du site des Quatre-Bras¹³.

13. En khmer *caturmukha* (les quatre faces), site de confluence du cours supérieur et du cours inférieur du Mékong, du Bassac et du Tonlé Sap, face auquel est construit le palais royal de Phnom Penh (NDLR).

1.2.2. *cdiñ* (cd.), *chdiñ* (chd.) (rivière, rivière affluente)

Cdiñ et *chdiñ* sont les deux graphies d'un même mot, respectivement, dans la langue khmère de l'époque pré-angkorienne (KPA) et dans la langue khmère de l'époque angkorienne (KA). Ce mot pourrait provenir, par préfixation, du radical *ruñ* (K. 158, grand, large, profond), mot commun dans les autres langues môn-khmères (MK), et aurait une connexion sémantique avec le mot (vieux môn) *kruñ* (rivière). Dans les langues MK, les correspondances entre les consonnes (r) - (d), (c) - (s) et les voyelles (i) - (u) sont fréquentes. D'autre part, si le mot *cdiñ* semble provenir d'une formation morphologique un peu anormale, celle-ci peut s'expliquer par la tendance de l'ancien khmer à éviter une collusion homonymique avec le dérivé *kurun* (K. 225) qui, en khmer angkorien (KA), désigne le roi.

Trente-quatre noms de rivières sont attestés dans les textes des inscriptions. Un grand nombre d'entre eux sont composés de termes désignant des plantes et des animaux.

Exemples :

<i>cdiñ kryel</i>	K. 134	(<i>kryel</i> : grue);
<i>cdiñ ramañ</i>	K. 139	(<i>ramañ</i> : chevreuil);
<i>chdiñ gmum</i>	K. 913	(<i>gmum</i> : abeille);
<i>chdiñ jrvak</i>	K. 31	(<i>jrvak</i> : sanglier, porc);
<i>chdiñ thlān</i>	K. 654	(<i>thlān</i> : python);
<i>chdiñ tamriy slāp</i>	K. 654	(<i>tamriy</i> : éléphant, <i>slāp</i> : mort);
<i>chdiñ ransi</i>	K. 654	(<i>ransi</i> : bambou);
<i>chdiñ svāy</i>	K. 31	(<i>svāy</i> : manguiier);
<i>chdiñ srū</i>	K. 31	(<i>srū</i> : paddy, plant de riz);
<i>chdiñ gargyar</i>	K. 235	(<i>gargyar</i> : nom d'arbre);
<i>chdiñ vrac</i>	K. 344	(<i>vrac</i> : nom d'arbre);
<i>chdiñ kaṃvyin tvañ</i>	K. 31	(<i>kaṃvyin</i> : plantule, <i>tvañ</i> : cocotier, coco).

Parmi les noms de rivières attestés dans les inscriptions, trois sont des mots sanskrits (à savoir *Cdiñ Vrīdāñ*, *Chdiñ Merena*, *Chdiñ Jairāga*) et tous les autres sont des mots khmers. Au contraire, plus de la moitié des noms de territoire sont des mots sanskrits. C'est sans doute ici l'indication que les toponymes formés de mots khmers sont d'origine plus ancienne que les toponymes formés de mots sanskrits, et que les noms des rivières forment la couche linguistique la plus primitive.

1.2.3. *canhor* (KPA), *canhvar* (KA) (ruisseau, cours d'eau, affluent d'une rivière)

Ce mot a été tiré, par préfixation, du verbe **hor* (couler) et peut être connecté avec la forme moderne /o:/ (ruisseau, ruisseau).

Dans K. 341, datée du VII^e siècle, ce mot apparaît après le mot *cdiñ*. Il est possible que le cours d'eau désigné soit plus petit que la rivière ou un des affluents de la rivière.

Exemples :

<i>canhvar krvac</i>	K. 353	(<i>krvac</i> : arbre citrus);
<i>canhvar vracc</i>	K. 192	(<i>vracc</i> : nom d'arbre);

canhvar ransi K. 257 (*ransi* : bambou);
canhvar aleñ K. 720 (*aleñ* : latérite).

1.2.4. *pralāy* (KA) (rigole, canal)

Ce mot peut avoir une connexion sémantique avec le mot *panlāy* (allongé, étendu, K. 238) et proviendrait, par préfixation, du radical **lāy* (large, étendu). Il apparaît pour la première fois dans K. 221, daté de 1007 AD, pour désigner un lieu habité¹⁴.

Exemples :

sr. pralāy K. 221 (le district de Pralāy);
sr. pralāy slā K. 207 (*slā* : aréquier ; le district de Pralāy Slā).

Dans K. 207, le groupe de mots *pralāy ruñ* peut être traduit par « le grand canal [qui a été creusé par les habitants] ».

1.2.5. *piñ* (marais, marécage, lac)

Exemples :

piñ thmo K. 653 (*thmo* : pierre);
piñ khlā K. 234 (*khālā* : tigre);
piñ tvañ K. 600 (*tvañ* : cocotier).

Dans K. 221, datée de 1009 AD¹⁵, le mot *piñ* est employé comme deuxième élément d'un toponyme désignant un village situé sur les berges d'un lac : *tem piñ* (*tem* : origine, partie principale ; la partie principale du marais). Nous avons pu déterminer qu'il s'agit bien d'un nom de village d'après le contexte : *vāp śrī tem piñ* ([le nommé] Vāp Śrī [originaire du village de] Tem Piñ).

Le mot *piñ* est un des éléments toponymiques les plus employés dans la langue khmère. Son étymologie reste obscure. Par sa structure phonétique, ce mot peut être connecté avec le terme vieux môn *piñ* (plein). En ancien khmer *piñ* désigne en effet une étendue d'eau qui ne s'assèche jamais.

1.2.6. *travañ* (KPA), *travāñ* (KA) (étang, bassin d'eau)

Ce mot est peut-être un dérivé ancien par préfixation du mot *vañ* (ce qui est arrondi, cercle, K. 9) et peut être mis en relation avec la forme moderne *vañ* /*voñ*/. Il aurait conservé un sens métaphorique dérivé de la forme de cette étendue d'eau.

Dans les inscriptions, le mot *travañ*/*travāñ* désigne un étang naturel ou un bassin artificiel. En composition avec un anthroponyme, le nom obtenu désigne toujours un bassin creusé artificiellement :

14. K. 221 est en réalité constituée de deux inscriptions (piédroits nord et sud). Aucune n'est vraiment « datée » de 1007 AD. Celle du piédroit sud porte des dates correspondant à 1007, 1007, 1008 et, probablement, 1011 ; il vaudrait mieux parler du début du XI^e siècle (et ceci même si le don dans la relation duquel apparaît le mot *pralāy* a été effectué en 1007). Celle du piédroit nord (où le mot apparaît aussi, l. 9) porte une date correspondant à 1009 (NDLR).

15. Il s'agit de K. 221 N. Voir note précédente (NDLR).

Exemples :

<i>travañ ci dok</i>	K. 30	(<i>ci dok</i> : anthroponyme ; étang [creusé par] Ci Dok) ;
<i>travāñ kaṃsteñ</i>	K. 262	(<i>kaṃsteñ</i> : titre religieux ; étang [creusé par le vénérable] Kamsteñ) ;
<i>travāñ rāmapāla</i>	K. 22	(<i>rāmapāla</i> : nom propre de dignitaire, skt. ; étang [creusé par le dignitaire] Rāmapāla).

Quand le mot *travāñ* est employé en composition avec un nom botanique ou zoologique ou bien avec un mot qualificatif, le toponyme obtenu désigne un étang de formation naturelle.

Exemples :

<i>travāñ krapī</i>	K. 843	(<i>krapī</i> : buffle) ;
<i>travāñ krave</i>	K. 222	(<i>krave</i> : crocodile) ;
<i>travāñ tannot</i>	K. 991	(<i>tannot</i> : palmier à sucre) ;
<i>travāñ veñ</i>	K. 84	(<i>veñ</i> : long) ;
<i>travāñ thlā</i>	K. 56	(<i>thlā</i> : limpide [eau]).

Cent trente-six toponymes désignant les étangs et les bassins d'eau sont attestés dans les inscriptions.

Les hydronymes formés avec le mot *travañ/travāñ* désignent le plus souvent, des localités habitées, des villages ou des districts (nous verrons cela plus loin dans les différents exemples). Dans la langue khmère moderne, ce mot reste encore un élément très productif dans la formation des noms de lieux habités.

1.2.7. *stuk* (marais)

Ce mot peut avoir une connexion sémantique avec le mot *sduk* (complet) et le groupe de mots *sduk piñ* (plein) du vieux mōn. En khmer moderne, le mot *stuk* /*sdok*/a deux sens : celui de « solide, grand » et celui de « fourré ». Il est employé dans la formation des toponymes de localités situées dans la partie sud-ouest du Cambodge.

À la différence du mot *travañ/travāñ* qui désigne, soit un étang, soit un bassin artificiel, le mot *stuk* désigne exclusivement un réservoir naturel dans lequel vivent des animaux aquatiques et pousse une végétation particulière.

Exemples :

<i>stuk khyoñ</i>	K. 207	(<i>khyoñ</i> : mollusque) ;
<i>stuk jleñ</i>	K. 760	(<i>jleñ</i> : sangsue) ;
<i>stuk krāñ</i>	K. 206	(<i>krāñ</i> : nom d'une espèce de poisson) ;
<i>stuk sno</i>	K. 158	(<i>sno</i> : nom de plante aquatique) ;
<i>stuk kak</i>	K. 275	(<i>kak</i> : jonc).

On sait, d'après K. 44 et K. 341, datées respectivement de 674 AD et 700 AD¹⁶, que les marais (*stuk*) constituent un des éléments économiques de la vie des monastères et des habitants : on y trouve par exemple les expressions : *stuk ple* (les produits

16. Pour la datation de « K. 341 », voir *infra* note 17 (NDLR).

[retirés de l'exploitation] des marais) et *camnyar thmur stuk piñ phon* (les pâturages, les marais et marécages).

Exemples :

<i>sr. stuk kok</i>	K. 684	(<i>kok</i> : cigogne);
<i>sr. stuk kamvis</i>	K. 292	(<i>kamvis</i> : crevette);
<i>sr. stuk kandel</i>	K. 713	(<i>kandel</i> : natte tressée à partir des joncs);
<i>sr. stuk amvil</i>	K. 374	(<i>amvil</i> : tamarinier);
<i>sr. stuk ransi</i>	K. 219	(<i>ransi</i> : bambou).

Soixante-sept toponymes désignant les marais (*stuk*) sont attestés dans les inscriptions.

1.2.8. *lanlan, lanlon* (fosse, fossé)

Ce mot est formé par la reduplication du mot racine **lan* qui peut être mis en relation avec le mot moderne *lan* /lən/ (se noyer).

La langue moderne conserve ce terme sous la forme de *anlan* /ʼanlən/, mot dont le *Dictionnaire Cambodgien* donne la définition suivante : « place d'eau caractérisée par sa profondeur et où l'on pourrait se noyer ».

Ce terme n'a pas connu dans les inscriptions une extension comparable à celle des termes déjà cités.

Exemples :

<i>lanlan angan</i>	K. 158	(<i>angan</i> : nom d'une liane);
<i>lanlan cakk</i>	K. 720	(<i>cakk</i> : nom d'une plante aquatique).

Certaines des inscriptions du x^e siècle montrent que le mot *lanlan/lanlon* est entré en composition pour la formation d'autres types de toponymes.

Exemples :

<i>damnap lanlon ven</i>	K. 720	(<i>damnap</i> : digue, <i>ven</i> : long; la digue de Lanlon Ven);
<i>khlon vala lanlan krvat</i>	K. 374	(peut être traduit par : le chef de population [du district de] Lanlan Krvat).

1.3. Oronymes

Par oronyme, nous désignons un nom se référant à des montagnes ou à différentes élévations de terrain, par opposition aux terres basses ou terres inondées pendant la saison des pluies et des hautes eaux.

1.3.1. *vnam* (montagne, mont)

Ce mot est peut-être un dérivé ancien, formé par infixation (infixe -n-) du mot **vam*, qui peut être mis en relation avec le mot *klavom* (K. 357, ce qui est arrondi et surélevé).

Exemples :

<i>vnam thmo</i>	K. 278	(<i>thmo</i> : pierre; mont caractérisé par l'absence de végétation);
<i>vnam so</i>	K. 541	(<i>so</i> : blanc);
<i>vnam karom</i>	K. 262	(<i>karom</i> : terres basses; mont situé dans la région des terres basses);
<i>vnam mas</i>	K. 814	(<i>mas</i> : or).

Trente-deux toponymes désignant les montagnes et monts sont attestés dans les inscriptions. Quelques-uns sont employés dans la formation des noms de lieux habités.

<i>sr. vnaṃ ti</i>	K. 720	(<i>ti</i> : terre, mont caractérisé par l'absence de rochers ; le district de Vnaṃ Ti) ;
<i>sr. vnaṃ praap</i>	K. 219	(<i>praap</i> : boîte, mont ayant la forme d'une boîte ; le district de Vnaṃ Praap).

Dans certaines inscriptions écrites en sanskrit, les toponymes khmers ont été traduits dans cette langue. C'est donc grâce aux mots traduits dans une autre langue que nous avons pu déterminer, dans beaucoup de cas, la signification exacte des toponymes khmers formés de termes archaïques.

Exemples :

<i>vnaṃ ruṇ</i>	K. 254	(<i>ruṇ</i> : grand ; skt. <i>prthuśaila</i>) ;
<i>vnaṃ thñe</i>	K. 524	(<i>thñe</i> : sombre ; skt. <i>syāmādrī</i>) ;
<i>vnaṃ rhek</i>	K. 32	(<i>rhek</i> : déchiré ; skt. <i>bhinnācala</i> : montagne fendue dans sa partie centrale).

Pendant la période du Kambujadeśa, sous l'influence de la religion brahmanique qui considérait que les montagnes et monts sont la demeure des dieux et des divinités, le mot *vnaṃ* a été employé, aussi, pour désigner les grands temples, appelés “temples-montagnes”.

Exemples :

<i>thve vraḥ vnaṃ</i>	K. 105	(construire le temple) ;
<i>khloñ vraḥ vnaṃ śivapāda</i>	K. 344	(le religieux supérieur du temple Śivapāda).

Dans la langue khmère moderne, ce mot (dans son orthographe actuelle *bhnam* /phnɔm/) est employé dans la désignation de quatre districts, à savoir : Bhnam Kravānh (mont aux cardamomes), Bhnam Sruoc (mont élevé), Bhnam Sruk (mont [situé dans le territoire] du district) ; Ba Bhnam (père-mont ou mont du père), appellation actuelle de l'ancienne capitale Vyādhapura.

Le nom de l'actuelle capitale Phnom Penh (*bhnambeñ*) est interprété dans le *Dictionnaire khmer* de Chuon Nat, conformément à une étymologie populaire, comme « le mont appartenant à la dame Penh » ou bien « le mont élevé par la dame Penh avec l'aide des habitants pour y construire un temple bouddhique ». Cette explication, fondée sur un récit semi-léendaire, est difficilement acceptable d'un point de vue scientifique. Fondée dès le xv^e siècle, après l'abandon d'Angkor, la capitale Phnom Penh est située sur le bord du Mékong, là où émergeait une colline naturelle entourée de marais. Dans le toponyme composé Phnom Penh, le dernier composant, Penh, peut être traduit dans la langue moderne, par « plein ». Il intervient peut-être ici un phénomène de conversion sémantique du substantif vieux khmer *piñ* qui signifie « marais » mais peut aussi avoir le sens de « plein ». Dans un article consacré à l'étude d'une ancienne capitale du Cambodge pré-angkorien, Paul Lévy

a reproduit la note du journal de bord d'un voyageur hollandais datée de 1641. Le nom de la capitale Phnom Penh y est transcrit par le mot composé « Ponombing » dans lequel on discerne aisément le composant « ponom » qui provient de l'ancien mot *vnaṃ* (mont) et le composant « bing » qui provient de l'ancien mot *piñ* (marais). Ce dernier composant peut être interprété comme une forme intermédiaire entre le vieux khmer *piñ* et le mot khmer moderne *piñ* /bəŋ/ ayant le même sens dans la langue moderne.

Par conséquent, selon le principe des désignations populaires, le toponyme Phnom Penh devait avoir, à l'origine, le sens de « mont [entouré] de marais ». Sa signification actuelle, mêlée d'éléments folkloriques, doit être considérée comme une réinterprétation sémantique d'éléments anciens.

1.3.2. *vnur* (élévation de terrain, terre haute)

Ce mot est un dérivé ancien, par infixation (infixe -n-) du mot racine **vur* qui peut être mis en relation avec le vieux môn *wur* (arrondi, surélevé). Dans la langue moderne, le mot *phnūr* /phno:/ (<*vnur*) signifie « tertre, tombeau ».

Dans le texte K. 44, daté de 674 AD, le mot *vnur* est employé comme un substantif ordinaire : *vnaṃ vrai vnur* (les montagnes, forêts [et] élévations de terre). Comme terme toponymique, ce mot a été employé pour désigner des noms de lieux situés sur les terres hautes de grandes dimensions. Par exemple, dans l'inscription K. 817 on peut localiser sur une élévation de terre dénommée *vnur khvek* (*khvek*: héron) trois villages différents, à savoir :

Exemples :

<i>sr. vnur khvek le</i>	K. 817	(<i>le</i> : supérieur; village situé dans la partie supérieure du <i>vnur khvek</i>);
<i>sr. vnur khvek kantāl</i>	K. 817	(<i>kantāl</i> : central; village situé dans la partie moyenne du <i>vnur khvek</i>);
<i>sr. vnur khvek karom</i>	K. 817	(<i>karom</i> : inférieur; village situé dans la partie inférieure du <i>vnur khvek</i>).

Trente toponymes formés avec *vnur* sont attestés dans les inscriptions, dont environ la moitié employés pour la désignation de districts et de villages de la période angkoriennne.

Exemples :

<i>sr. vnur kamdvāt</i>	K. 292	(<i>kamdvāt</i> : nom d'arbre);
<i>sr. vnur vinauv</i>	K. 467	(<i>vinauv</i> : oranger de Malabar);
<i>sr. vnur lañkā</i>	K. 549	(par allusion au pays de Ravana dans l'épopée <i>Rāmayaṇa</i>).

1.3.3. *cok* (KPA); *chok* (KA) (bosquet, élévation de terre)

Ce mot n'a pas été conservé dans la langue moderne mais son sens a été restitué d'après le contexte et d'après des inscriptions en sanskrit. D'autre part, le mot *cok* peut avoir une connexion sémantique avec un autre mot homonyme dans le groupe de mots : *nū cok* (K. 263, récipient évasé).

Exemples :

<i>cok aṃvil</i>	K. 129	(<i>aṃvil</i> : tamarinier);
<i>cok svāy</i>	K. 134	(<i>svāy</i> : manguier);
<i>cok ransī</i>	K. 134	(<i>ransī</i> : bambou);
<i>chok trakvān</i>	K. 661	(<i>trakvān</i> : liseron d'eau);
<i>chok krvas</i>	K. 194	(<i>krvas</i> : gravier);
<i>chok thmo</i>	K. 257	(<i>thmo</i> : pierre).

Pendant l'époque angkorienne, les toponymes formés avec le composant *chok* ont été employés dans la formation de noms de lieux habités.

Exemples :

<i>sr. chok veñ</i>	K. 720	(<i>veñ</i> : long);
<i>sr. chok trapek</i>	K. 165	(<i>trapek</i> : goyavier);
<i>sr. chok sañke</i>	K. 344	(<i>sañke</i> : nom d'arbuste).

Dans les inscriptions K. 31, K. 235, K. 257, K. 293, K. 449, K. 682 et K. 814 on trouve le toponyme *chok gargyar* (*gargyar* : nom d'arbre) qui désigne l'une des capitales du Kambujadeśa, fondée par le roi Jayavarman IV, au X^e siècle.

Environ trente toponymes formés avec le composant *cok/chok* sont attestés dans les inscriptions.

1.3.4. *tpal* (KPA), *thpal* (KA) (bosquet, plantation)

Dans K. 9, datée de 639 AD, le mot *tpal* a la valeur d'un substantif qui signifie « bosquet » ou « plantation ».

Exemples :

<i>tpal 1 slā teṃ ta gui</i>	K. 9	(une plantation avec 123 aréquiers);
<i>tpal teṃ tuñnot</i>	K. 9	(peut être traduit par : le bosquet de palmiers à sucre).

À partir de la période angkorienne le mot *tpal/thpal* devient un terme toponymique employé comme composant dans la formation des noms de lieux habités, caractérisés par la présence d'une végétation spécifique.

Exemples :

<i>sr. thpal cār</i>	K. 292	(<i>cār</i> : nom d'arbre);
<i>sr. thpal krasāñ</i>	K. 292	(<i>krasāñ</i> : nom d'arbre fruitier);
<i>sr. thpal tañko</i>	K. 292	(<i>tañko</i> : nom d'arbre).

Plus d'une quinzaine de toponymes formés avec le composant *thpal* sont attestés dans les inscriptions et, d'après quelques textes datés du X^e siècle (K. 262, K. 263), ce terme a donné naissance, par infixation, au terme *tampal* qui est devenu, à son tour, un toponyme désignant un lieu habité.

Exemple :

<i>sr. tampal</i>	K. 263	(le district de Tampal).
-------------------	--------	--------------------------

La langue moderne a conservé ce dernier terme sous la forme du mot *tampan* /damban/ qui, par élargissement sémantique, signifie le rayon ou la région.

1.3.5. *tkol* (KPA); *thkval* (KA) (tertre, petite élévation de terre)

Ce mot peut avoir une connexion sémantique avec le mot *kalkval* (K. 668, support) et pourrait provenir, par préfixation, du mot **kol* qui peut être rapproché du mot moderne *kal* /*kal*/ (supporter, étayer).

Environ une dizaine de toponymes avec le composant *tkol/thkval* sont attestés dans les inscriptions. Ce sont des toponymes désignant les domaines, villages et temples.

Exemples :

<i>tkol vasen</i>	K. 648	(<i>vasen</i> : peut être un anthroponyme ; [le domaine de] Tkol Vasen) ;
<i>bh. thkval it</i>	K. 89	(<i>it</i> : argile, terre argileuse ; le domaine de Thkval It) ;
<i>sr. thkval dham</i>	K. 105	(<i>dham</i> : grand ; le district de Thkval Dham) ;
<i>vrah thkval cas</i>	K. 93	(<i>vrah</i> : dieu, temple ; <i>cas</i> : vieux ; le temple de Thkval Cas).

1.3.6. *thalā* (KPA), *sthalā* (KA), skt. *sthalā* (éminence, tertre, terre ferme)

Depuis le VII^e siècle, le mot *thalā/sthalā* a été employé dans les textes des inscriptions, soit comme substantif ordinaire, soit comme élément toponymique.

Exemples :

<i>sre ai ñeñ thalā</i>	K. 76	(les rizières situées auprès du tertre) ;
<i>sthalā nehh</i>	K. 158	(ce tertre) ;
<i>bh. sthalā krakuḥh</i>	K. 262	(<i>krakuḥh</i> : nom d'arbre ; domaine de Sthalā Krakuḥh) ;
<i>cam. sthalā vāp dān</i>	K. 263	(<i>vāp dān</i> : anthroponyme ; le village de Sthalā Vāp Dān).

La langue moderne a oublié ce mot en tant que substantif, mais en tant que terme toponymique, il y est conservé dans un toponyme de district (Thalā Parivath), qui est considéré comme le site de l'ancienne capitale de l'ancien Cambodge, sous le règne du roi Bhavavarman I^{er}, aux VI^e et VII^e siècles (Lévy 1970).

1.3.7. *gok* (terre ferme, tertre)

Ce mot désigne une élévation de terre entourée d'eau pendant la saison des pluies ou pendant la saison des hautes eaux. Selon une légende khmère, l'ancien Cambodge s'appelait Nagar Gok Dhlak (*nagar* : pays, *gok* : tertre, *dhlak* : nom d'arbre ; pays où il y a un tertre sur lequel poussaient les arbres *dhlak*). Le pays entier était, dit-on, recouvert d'eau d'où émergeait seulement un tertre.

Les mots *gok* et *thalā/sthalā* (cité plus haut), peuvent probablement être considérés comme synonymes. L'inscription K. 754, où deux villages sont désignés à la fois par leur toponyme khmer et par leur toponyme pāli, semble aller à l'appui d'une telle hypothèse :

<i>gok vakula</i> (pāli : <i>vakulatthala</i>)	K. 754	(<i>vakula</i> : nom d'arbre ; [le village de] Gok Vakula) ;
<i>gok saṃlāñ</i> (pāli : <i>tālīsattthala</i>)	K. 754	(<i>saṃlāñ</i> : nom d'arbre ; [le village de] Gok Saṃlāñ).

Dans le texte K. 31 (daté de 1019 AD), une rivière est désignée par le terme toponymique *gok* : *chdiñ gok krave* (*gok krave* : tertre aux crocodiles ; la rivière de Gok Krave).

1.3.8. *kaṃvañ* (embarcadère, rive, grande élévation de terre située auprès des cours d'eau ou des places d'eau)

Contrairement à Saveros Pou-Lewitz qui considère que ce terme est emprunté à l'indonésien, nous pensons qu'il s'agit d'un mot d'origine khmère : *kaṃvañ* peut en effet être considéré comme un ancien dérivé tiré, par infixation, du mot **kvañ*, lequel pourrait avoir une connexion sémantique avec le mot *kvuñ* (K. 855, sommet, partie élevée). Déjà, au VII^e siècle, ce terme est devenu polysémique mais, dans tous les cas, il exprime la notion d'une élévation de terre.

Exemples :

<i>sre ai kaṃvañ</i>	K. 726	(les rizières situées [auprès de] la rive);
<i>jeñ kaṃvañ</i>	K. 9	(au pied de la rive);
<i>kaṃvañ khtār</i>	K. 421	(peut être traduit par : l'embarcadère [où l'on transporte] les planches de bois).

Dix toponymes formés avec le composant *kaṃvañ* sont attestés dans les inscriptions.

Exemples :

<i>kaṃvañ tamrya</i>	K. 183	(<i>tamrya</i> : éléphant);
<i>kaṃvañ tvañ</i>	K. 516	(<i>tvañ</i> : cocotier);
<i>kaṃvañ vryañ</i>	K. 206	(<i>vryañ</i> : nom d'arbre);
<i>kaṃvañ acās</i>	K. 726	(<i>acās</i> : vieux ; vieil embarcadère);
<i>kaṃvañ ryyap</i>	K. 88	(<i>ryyap</i> : situé en pente douce ; rive située en pente douce);
<i>kaṃvañ tadiñ</i>	K. 105	(<i>tadiñ</i> : en travers ; rive située en travers [de la marche du soleil]).

Dans la langue moderne, ce terme conservé sous la forme de *kambañ* /*kampon*/ a connu une grande expansion sémantique. Il a été employé dans la formation de toponymes utilisés pour des districts et des villes situés auprès d'un cours d'eau ou de la mer, parmi lesquels on peut trouver le nom de cinq chefs-lieux de province du Cambodge.

1.3.9. *jaroy* (promontoire, cap, presqu'île)

Ce mot peut être rattaché sémantiquement à son homonyme *jaroy* (K. 342, pointe).

Exemples :

<i>jaroy vo</i>	K. 207	(<i>vo</i> : figuier);
<i>bh. jaroy sañke</i>	K. 693	(<i>sañke</i> : nom d'arbuste ; le domaine de Jaroy Sañke);
<i>sr. jaroy cār</i>	K. 218	(<i>cār</i> : nom d'arbre ; le district de Jaroy Cār).

1.3.10. *rlaṃ* (éboulis, terre érodée)

Ce terme a été formé par substantivation de l'ancien verbe *rlaṃ* (K. 720, s'écrouler).

Dans l'inscription K. 341 (datée de 674 AD¹⁷), le mot *rlaṃ* désigne le terrain faisant partie de la propriété foncière d'un monastère : *canhvar rlaṃ sre vnur* (K. 341, « les ruisseaux, les éboulis de terre, les rizières, les tertres... »). Ce mot est employé dans la désignation des sites partiellement atteints par l'érosion et qui se trouvent près des étendues d'eau.

Exemples :

<i>sr. rlaṃ daṃnap pāk</i>	K. 467	(<i>daṃnap pāk</i> : digue brisée ; le district de Rlaṃ Daṃnap Pāk) ;
<i>bh. rlaṃ slut</i>	K. 257	(<i>slut</i> : s'effondrer, s'affaïsser ; le domaine de Rlaṃ Slut) ;
<i>rlaṃ hmaḥ dik</i>	K. 343	(<i>hmaḥ</i> : sale, <i>dik</i> : eau, éboulis aux eaux sales ; [le domaine de] Rlaṃ Hmaḥ Dik).

1.4. Autres toponymes

1.4.1. vrai (forêt)

La structure du mot *vrai*, attesté dans certaines inscriptions du VII^e siècle, mérite d'être examinée. Ce mot peut en effet être considéré comme issu de l'ancien mot **pri* entrant dans la composition de toponymes formés par hybridation de deux termes khmers et d'un terme sanskrit. C'est par exemple le cas, dans l'inscription K. 278, de *matprigrāma* (*mat* : bouche, bord, *pri* : forêt, *grāma* : skt. village ; village situé à l'orée de la forêt), équivalent du toponyme sanskrit : *vananetra* (K. 534).

Dans une inscription du VII^e siècle, le mot *vrai* est employé pour désigner les noms de forêts et de régions forestières.

Exemples :

<i>vrai tlann</i>	K. 561	(<i>tlann</i> : python) ;
<i>vrai daṃrok</i>	K. 18	(<i>daṃrok</i> : nom d'arbre) ;
<i>vrai vekk</i>	K. 107	(<i>vekk</i> : agité par le vent).

À partir de l'époque angkorienne, le mot *vrai* a été utilisé dans la composition des toponymes désignant les lieux habités. De nombreuses inscriptions de cette époque relatent des travaux de débroussaillage de forêts pour fonder des villages nouveaux : *chkā vrai cat sruk* (K. 344) « débroussailler la forêt pour y fonder les villages », *chkā vrai thve devasthāna* (K. 736) « débroussailler la forêt pour y construire le temple ». Et c'est le souvenir de ces forêts débroussaillées que perpétuent les anciens toponymes désignant des villages nouvellement fondés.

Exemples :

<i>bh. vrai khlā</i>	K. 34	(<i>khlā</i> : tigre ; le domaine de Vrai Khlā) ;
<i>khloñ vnaṃ vrai gmuṃ</i>	K. 669	(<i>gmuṃ</i> : abeille ; le religieux supérieur du temple de Vrai Gmuṃ) ;
<i>sr. vrai kak</i>	K. 56	(<i>kak</i> : jonc ; le district de Vrai Kak) ;

17. K. 341 gagnerait à être distinguée en deux inscriptions, S et N. C'est K. 341 S qui porte une date correspondant à 674, tandis que K. 341 N porte une date correspondant sans doute à 700-701. Le passage cité ci-après par Long Seam apparaît quant à lui dans K. 341 N (l. 9) et devrait par conséquent plutôt être daté de 700-701 (NDLR).

<i>sr. vrai ranlvas</i>	K. 344	(<i>ranlvas</i> : nom d'arbre ; le district de Vrai Ranlvas) ;
<i>sr. vrai tpeñ</i>	K. 292	(<i>tpeñ</i> : nom d'arbre ; le district de Vrai Tpeñ).

Soixante-trois toponymes formés avec le terme *vrai* sont attestés dans les inscriptions et ce mot, conservé dans la langue moderne sous la forme *brai* /prey/, reste productif dans la formation des toponymes désignant des lieux habités.

1.4.2. *caṃkār*, *caṃkā* (terre débroussaillée, champ)

Ce mot a été formé, par infixation, avec le verbe *chkār* (K. 76, débroussailler). Par élargissement, il désigne aussi les terres hautes où l'on pratique les cultures, par opposition aux terres basses (*karom*) où l'on pratique la rizière.

Exemples :

<i>caṃkār li</i>	K. 664	(<i>li</i> : haut, supérieur ; champs situés sur les terres hautes ; [la région de] <i>Caṃkār Li</i>) ;
<i>sr. caṃkā sdāñ</i>	K. 476	(<i>sdāñ</i> : épervier ; le district de <i>Caṃkā Sdāñ</i>) ;
<i>sr. caṃkā puruṣa</i>	K. 183	(<i>puruṣa</i> , skt. : homme, serviteur ; champ où travaillaient les hommes ; le district de <i>Caṃkā Puruṣa</i>).

1.4.3. *sre* (rizière, champ réservé pour la culture du riz)

Le mot *sre* peut être considéré comme un mot d'origine très ancienne. Par élargissement de sens, ce mot n'est pas seulement devenu un terme toponymique employé dans la formation des noms de lieux habités, mais encore un terme ethnonymique désignant deux minorités ethniques môn-khmères vivant au Cambodge et au Viêt-nam. Ce sont les minorités ethniques *Sre* (Koho) et *Samre*.

Dans les inscriptions, le mot *sre* est plus fréquemment employé pour désigner les innombrables rizières qui appartiennent aux temples ou à des personnes privées. Les noms des rizières peuvent être considérés comme des désignations instables caractérisées par l'emploi des termes botaniques. À partir de ces noms de rizières il est possible de reconstituer une partie du vocabulaire de l'ancien khmer, en particulier la nomenclature des termes botaniques.

Dans les inscriptions, le plus souvent, le mot *sre* (rizière) et le mot *sruk* (village) sont mentionnés côte à côte.

Comme terme toponymique, le mot *sre* a été employé dans la formation des noms suivants :

Exemples :

<i>sr. sre prasāda</i>	K. 292	(<i>prasāda</i> : faveur royale ; rizière donnée par la faveur royale ; le district de <i>Sre Prasāda</i>) ;
<i>sr. kantāl sre</i>	K. 425	(<i>kantāl</i> : centre, milieu ; district situé au centre de la zone des rizières) ;
<i>anr. sre vleñ</i>	K. 57	(<i>vleñ</i> : feu, feu sacré ; rizière appartenant au temple du Feu Sacré ; le village prestataire de <i>Sre Vleñ</i>) ;
<i>chd. sre vraḥ</i>	K. 966	(<i>vraḥ</i> : dieu, temple ; la rivière de <i>Sre Vraḥ</i>).

1.4.4. *gaān* (résidence)

D'après Pierre Dupont (1959), le mot *gaān* serait d'origine mène. Dans les textes des inscriptions du XI^e siècle, ce terme est employé dans la création de toponymes pour désigner des lieux habités.

Exemples :

<i>sr. gaān kandin</i>	K. 467	(<i>kandin</i> : petite jarre ; le district de Gaān Kandin) ;
<i>sr. gaān ruñ</i>	K. 206	(<i>ruñ</i> : grand ; le district de Gaān Ruñ) ;
<i>gaān khvit</i>	K. 393	(<i>khvit</i> : nom d'arbre ; [le village de] Gaān Khvit).

Dix toponymes avec le composant *gaān* sont attestés dans les inscriptions.

1.4.5. *daṃnap* (digue)

Le mot *daṃnap*, formé par infixation à partir du verbe *dap* (K. 90, obstruer, barrer), est employé dans les inscriptions du VII^e siècle pour désigner les digues construites par les habitants lors des travaux d'irrigation des terres. Pendant la période angkorienne, ce mot a été utilisé dans la formation des noms de lieux habités.

Exemples :

<i>sr. daṃnap pāk</i>	K. 467	(<i>pāk</i> : brisé ; le district de Daṃnap Pāk) ;
<i>sr. vraḥ daṃnap</i>	K. 782	(<i>vraḥ</i> : dieu ; « digue qui a été construite pour le service d'un monastère » ; le district de Vraḥ Daṃnap).

Dix toponymes avec le composant *daṃnap* sont attestés dans les textes des inscriptions.

1.4.6. *cpar* (KPA), *chpār* (KA) (parc)

Le mot *cpar* a été formé par infixation (infixe -p-) avec le verbe **car/cār* (K. 872, « graver, clôturer »).

Exemples :

<i>bh. chpār aṃvau</i>	K. 194	(<i>aṃvau</i> : canne à sucre ; le domaine de Chpār Amvau) ;
<i>kaṃmraten jagat chpār ransī</i>	K. 178	(<i>ransī</i> : bambou ; le temple de Chpār Ransī) ;
<i>cpar pares</i>	K. 9	(<i>pares</i> : cerf ; [le temple de] Cpar Pares).

Les jardins et parcs, désignés par le mot *cpār/chpār*, sont la propriété des monastères brahmaniques. Ces parcs et jardins sont entretenus par des groupes de travailleurs spécialement affectés à cette tâche : *anak vraḥ chpār* (K. 257), « les gens [chargés de l'entretien du] jardin du monastère ». Il est certain que, pendant la période angkorienne, chaque monastère possédait au moins un parc ou un jardin. Le mot désignant le jardin a été traduit, dans les inscriptions sanskrites par le mot *ārāma* qui a aussi le sens de « lieu de plaisance » ou bien « lieu de satisfaction morale ou religieuse ». Et peut-être est-ce à partir de ces considérations religieuses que les anciens locuteurs de la langue khmère ont choisi le mot *cpār/chpār* pour désigner des temples et des monastères.

2. Morphologie des toponymes khmers

Nous traiterons ici des toponymes formés de mots khmers et de mots sanskrits assimilés par la langue khmère. Ces formations qui se font par la voie populaire sont dites spontanées, par opposition aux toponymes formés de mots sanskrits par la voie savante. Les toponymes formés par les mots sanskrits ont été construits selon les règles de formation des mots sanskrits : ils ont une structure compacte de mots composés à termes liés et ils sont polysyllabiques, ce qui les distingue des mots purement khmers environnants — par exemple : *yaśodharapura* (K. 56, glorieuse cité), nom de l'une des capitales du Kambujadeśa. La structure des toponymes d'origine khmère ressemble à celle des mots simples monosyllabiques ou dissyllabiques, des mots composés ou aux groupes de mots de la langue khmère. La démarcation entre noms communs et toponymes ne serait pas absolue si ces derniers ne comprenaient pas des mots indicateurs qui sont en général des termes géographiques ou des termes de divisions territoriales et administratives. D'autre part on peut identifier les toponymes dans les inscriptions par l'analyse du contexte et par l'explication des divers emplois des affixes et particules.

2.1. Toponymes simples

Les toponymes simples sont de structure monosyllabique ou dissyllabique mais ils ne sont pas précédés d'un terme géographique. Ils peuvent être identifiés par le contexte et par la préposition de lieu *ai/āy* qui indique l'emplacement.

Exemples :

<i>sre ay phler</i>	K. 263	(la rizière [située] à Phler) ;
<i>damriñ ai crol</i>	K. 904	(la plantation [située] à Crol) ;
<i>karom ai dnel</i>	K. 904	(la terre basse [située] à Dnel) ;
<i>sruk āy kañke</i>	K. 89	(le village [situé] à Kañke) ;
<i>vraḥ āy karel</i>	K. 186	(le temple [situé] à Karel).

Les mots *crol*, *phler*, *dnel*, *kañke*, *karel* peuvent être identifiés comme des noms propres désignant des terres ou des régions. L'interprétation sémantique de ces toponymes est difficile parce que, d'une part, ces toponymes ne sont pas précédés d'un terme géographique et, d'autre part, leur signification sémantique n'est pas conservée dans la langue khmère. Il est d'ailleurs possible que les anciens locuteurs de la langue khmère ne les aient pas compris, eux non plus.

Ces toponymes relevés dans les inscriptions du VII^e siècle, peuvent être considérés comme des toponymes primaires. Ce sont des unités sémiques qui n'ont pas d'autre sens dans la langue.

2.2. Toponymes composés d'origine khmère

Les toponymes composés d'origine khmère sont beaucoup plus nombreux que les toponymes simples. Ils peuvent compter deux, trois, quatre, rarement cinq syllabes. Le premier composant du toponyme est, en général, un terme de géographie qui peut être considéré comme le déterminé ; le deuxième composant (qui est

soit un substantif concret, soit un adjectif qualificatif, soit un verbe) peut être considéré comme le déterminant du premier composant. Ces toponymes composés ne se distinguent guère dans leur structure, des mots composés ordinaires de la langue khmère. Ils peuvent être répartis en différents groupes.

2.2.1. Un certain nombre de toponymes composés sont formés sur le modèle « substantif + substantif » (déterminé + déterminant) non reliés par une préposition ou une conjonction. Les rapports entre les deux termes peuvent être déterminés contextuellement.

— Rapports de localisation :

<i>sr. jeñ chok</i>	K. 292	(<i>sr.</i> : district, <i>jeñ chok</i> : bord du bosquet, <i>sr. jeñ chok</i> : le district du bord du bosquet ; le district de Jeñ Chok) ;
<i>chdiñ gok krave</i>	K. 31	(<i>chdiñ</i> : rivière, <i>gok krave</i> : tertre aux crocodiles, <i>chdiñ gok krave</i> : la rivière du tertre aux crocodiles ; la rivière de Chdiñ Gok Krave) ;
<i>camnat dhalā</i>	K. 292	(<i>camnat</i> : village, <i>dhalā</i> : butte, <i>camnat dhalā</i> : le village de la butte ; le village de Camnat Dhalā) ;
<i>khloñ vala kamluñ kamveñ</i>	K. 89	(<i>kamluñ kamveñ</i> : intérieur de la muraille ; le chef de population [du district] de l'intérieur de la muraille). Dans ce dernier exemple, le terme qualifié (district) est sous-entendu.

— Rapports de qualification :

<i>cpar pares</i>	K. 9	(<i>cpar</i> : parc, <i>pares</i> : cerf, <i>cpar pares</i> : le parc aux cerfs ; le parc de Cpar Pares) ;
<i>travañ kmocc</i>	K. 76	(<i>travañ</i> : étang, <i>kmocc</i> : morts, <i>travañ kmocc</i> : l'étang aux morts ; l'étang de Travañ Kmocc).

— Rapports entre un produit caractéristique et un lieu :

<i>vrai gmuñ</i>	K. 282	(<i>vrai</i> : forêt, <i>gmuñ</i> : abeille, <i>vrai gmuñ</i> : la forêt aux abeilles [source de miel et de cire, voir <i>infra</i>] ; la forêt Vrai Gmuñ) ;
<i>vnañ khyoñ</i>	K. 257	(<i>vnañ</i> : mont, <i>khyoñ</i> : coquillage, <i>vnañ khyoñ</i> : le mont aux coquillages ; le mont Vnañ Khyoñ) ;
<i>chdiñ khsāc</i>	K. 398	(<i>chdiñ</i> : rivière, <i>khsāc</i> : sable, <i>chdiñ khsāc</i> : la rivière sablonneuse ; la rivière Chdiñ Khsāc) ;
<i>kamraten jagat kamdvāt dik</i>	K. 276	(<i>kamdvāt dik</i> : nom d'un arbre fruitier, <i>kamraten jagat kamdvāt dik</i> : le temple [planté de] Kamdvāt Dik ; le temple Kamdvāt Dik).

2.2.2. Les toponymes composés, formés sur le modèle « substantif + adjectif qualificatif », reflètent le caractère concret des désignations populaires dans le procédé de formation des toponymes khmers. Les adjectifs qualificatifs, qui sont en général placés après les substantifs concrets, ont pour fonction de caractériser la nature, les dimensions, les reliefs des emplacements désignés.

Exemples :

chdiñ prai K. 966 (*chdiñ* : rivière, *prai* : salé, *chdiñ prai* : la rivière [aux eaux] salées) ;
travāñ thlā K. 56 (*travāñ* : étang, *thlā* : limpide, *travāñ thlā* : l'étang [aux eaux] limpides).

Dans les deux exemples cités, les adjectifs « limpide » et « salé » qualifient le mot *dik* (eau) qui est sous-entendu.

Dans le processus de formation des toponymes, les mots secondaires sont sous-entendus. Cela a pour conséquence le renforcement de la stabilité des toponymes ainsi formés.

Les adjectifs qualificatifs les plus employés se trouvent dans les exemples suivants :

travāñ thmī (K. 760) : *travāñ* (étang) + *thmī* (nouveau), l'étang neuf ; *vnaṃ so* (K. 542) : *vnaṃ* (mont) + *so* (blanc), le mont blanc ; *chdiñ jrau* (K. 222) : *chdiñ* (rivière) + *jrau* (profond), la rivière profonde ; *stuk veñ* (K. 56) : *stuk* (marais) + *veñ* (long), le long marais ; *thkval cas* (K. 293) : *thkval* (élévation de terre) + *cas* (vieux), le vieux tertre ; *plu ruñ* (K. 76) : *plu* (chemin) + *ruñ* (grand), le grand chemin ; *vnur le* (K. 873) : *vnur* (tertre) + *le* (supérieur), le tertre supérieur.

2.2.3. Les toponymes composés sur le modèle « substantif + verbe » sont des toponymes de type descriptif, formés par référence à une caractéristique physique particulière du lieu désigné. Ils emploient aussi bien des verbes transitifs qu'intransitifs dans leur construction.

Exemples :

thmo yol (K. 974) : *thmo* (pierre) + *yol* (se balancer), la pierre qui se balance [au souffle du vent] ; *vraṇ vleñ thmo yol* (K. 974) : le temple du Feu Sacré [situé à] Thmo Yol ; *vnaṃ vvas* (K. 34) : *vnaṃ* (mont) + *vvas* (fendre), le mont fendu ; *sr. daṃnap pāk* (K. 478) : *daṃnap* (digue) + *pāk* (brisé), la digue brisée (le district de Daṃnap Pāk) ; *sr. stuk slut* (K. 206) : *stuk* (marais) + *slut* (s'affaïsser), le marais affaïssé (le district de Stuk Slut) ; *sr. vnur aṃvol* (K. 560) : *vnur* (tertre) + *aṃvol* (se tourmenter), le tertre exposé au vent qui souffle ; *sr. travāñ dyam* (K. 292) : *travāñ* (étang) + *diam* (être jumelé), l'étang jumeau (situé à côté d'un autre étang) ; *sr. jrai vlvak* (K. 653) : *jrai* (figuier) + *vlvak* (s'écouler), le figuier qui suinte (le district de Jrai Vlvak) ; *cdiñ hat* (K. 808) : *cdiñ* (rivière) + *hat* (s'essouffler), la rivière aux eaux tourbillonnantes ; *stuk pr* (K. 178) : *stuk* (marais) + *pr* (être épouvanté, frémir), le marais épouvantable.

Les toponymes comprenant un composant verbal peuvent faire appel à des impressions sensorielles particulièrement vives.

2.2.4. Les toponymes composés sur le modèle « substantif + numéral » ont été formés, non seulement par désignations populaires, mais aussi par référence à la symbolique des numéraux employés.

Exemples :

sr. tvañ mvāy tem (K. 235) : *tvañ* (cocotier) + *mvāy* (un) + *tem* (classificateur pour les arbres), le district du cocotier (le district de Tvañ Mvāy Tem) ; *bh. vraṇ pi* (K. 956) : *vraṇ pi* (les trois dieux, à savoir : Brahmā, Śiva, Viṣṇu), le domaine des Trois Dieux (le domaine de Vraṇ Pi) ; *vnaṃ pvan* (K. 843) : *vnaṃ* (mont) + *pvan* (quatre), les Quatre Monts ; *sr. svāy pañcaka* (K. 254) : *svāy* (manguier) + *pañcaka* (cinq), le district des Cinq Manguiers (le district de

Svāy Pañcaka); *sr. vraḥ pramvya* (K. 175): *vraḥ* (dieu) + *pramvya* (sept), le district des Sept Dieux (le district de Vraḥ Pramvya); *bh. ransi daśa* (K. 91): *ransi* (bambou) + *daśa* (dix), le domaine des dix bambous (le domaine de Ransi Daśa).

Dans les exemples cités ci-dessus, les nombres cinq et dix sont empruntés au sanskrit mais ils sont employés dans la formation des toponymes selon la syntaxe de la langue khmère. Dans la composition des toponymes, chaque numéral peut exprimer une idée symbolique. Les numéraux au-delà de dix ne sont pas attestés dans les toponymes des inscriptions. Dans l'esprit des locuteurs de cette période, le nombre trois désigne une trinité (par exemple les Trois Dieux, les Trois Mondes), le nombre quatre l'idée de puissance divine ou royale répandue aux quatre grands points cardinaux du royaume (voir par exemple les images des dieux ou des Bodhisattva à quatre visages). Pendant la période angkoriennne la capitale était désignée par le toponyme d'origine sanskrite *caturdvāra*, « la ville aux quatre portes » (K. 598). Il est à noter que l'actuelle capitale Phnom Penh a été elle aussi, désignée par le toponyme *caturmukha* (quatre faces) qui peut être interprété comme « la ville située sur l'emplacement des Quatre-Bras ». Le nombre cinq se rapporte au monde terrestre où se trouvent les cinq continents de la cosmologie brahmanique (voir par exemple les cinq tours du grand temple d'Angkor Vat). Dans l'inscription K. 221 on trouve une attestation du terme *pañcagrāma* ([le district aux] cinq villages). Le nombre sept se rapporte aux principaux dieux (*saptadeva*) du panthéon brahmanique. Ainsi, l'inscription sanskrite K. 136 fait état du village de *saptadevakulagrāma* (village [appartenant à la famille sacerdotale] Saptadevakula). Dans le domaine des arts, les images des *nāga* (serpents) à sept têtes représentées sur les grandes balustrades des portes d'entrée des anciens temples d'Angkor sont le symbole de la puissance qui garantit la sécurité du pays. Enfin, le nombre dix représente les dix points cardinaux (y compris le haut et le bas), selon la conception qui prévalait chez les anciens Khmers.

2.2.5. Les toponymes formés sur le modèle « substantif + verbe + substantif » ont une structure comparable à une proposition simple, composée d'un sujet, d'un verbe et d'un complément. Dans les inscriptions, ces toponymes sont peu nombreux et ils ne peuvent être reconnus comme unités toponymiques que grâce à l'emploi de termes géographiques.

Exemples :

- | | | |
|--------------------------|--------|---|
| <i>sr. gaṇa dār tr</i> | K. 774 | (<i>gaṇa</i> : groupe, <i>dār</i> : réclamer, <i>tr</i> : poisson; <i>gaṇa dār tr</i> : groupe de gens chargés de recevoir les redevances sur les produits de la pêche; le district de Gaṇa Dār Tr). |
| | | On devine par le contenu sémantique que le lieu désigné est localisé dans la région des grands lacs poissonneux. |
| <i>sr. jrai vāk sneṅ</i> | K. 879 | (<i>jrai</i> : figuier, <i>vāk</i> : porter, <i>sneṅ</i> : corne; <i>jrai vāk sneṅ</i> : le figuier qui porte les cornes, ou bien, le figuier aux branches ombragées; le district de Jrai Vāk Sneṅ). |
| | | Ce nom a sans doute été créé par allusion à des croyances religieuses, car cet arbre est mentionné dans les légendes sur la vie du Bouddha. |

À première vue, il semble que les deux toponymes cités ci-dessus proviennent d'une formation lexicale anormale. Mais parallèlement, beaucoup de mots composés selon cette structure sont attestés dans les inscriptions du ^x^e siècle, période pendant laquelle le caractère analytique de la langue khmère s'est développé.

2.3. On trouve peu de toponymes, simples ou composés, formés par affixation dans les inscriptions. Il semble que dans leur formation, l'affixation n'ait joué qu'un rôle très limité. Au contraire, elle joue un rôle important dans la formation des anthroponymes pendant la période angkoriennne. Ce phénomène linguistique peut s'expliquer par le fait que la majorité des toponymes khmers sont formés de mots composés, issus de désignations populaires.

D'autre part, la création massive, par la voie savante, de toponymes nouveaux sur le modèle des toponymes sanskrits, a causé un affaiblissement du rythme de formation des toponymes à termes purement khmers.

L'examen d'un grand nombre de toponymes susceptibles d'avoir été formés par infixation nous a permis d'observer que l'infixe -am- a une fonction importante pour l'onomastique dans les inscriptions. Il exprime la relation de dépendance et d'attribution entre le déterminé (terme toponymique) et le déterminant qui est le deuxième composant du toponyme. Il transforme le composant d'origine monosyllabique, en un mot dissyllabique. Le nouveau toponyme obtient par ce processus une structure semblable à celle d'un mot composé de trois ou quatre syllabes.

Exemples :

sr. tǎmpal (K. 713) : *tǎmpal* < *tpal* (K. 341, élévation de terre), village situé sur un tertre ; *anrāy vaṃṇaṃ* (K. 571) : *vaṃṇaṃ* < *vnaṃ* (K. 9, mont), village prestataire situé dans la montagne ; *bh. tamṇai* (K. 34) : *tamṇai* < *tṇai* (K. 451, soleil), terre ensoleillée ; *sr. jaṃrau* (K. 183) : *jaṃrau* < *jrau* (K. 222, profond), village situé dans la profondeur de la forêt ; *sr. caṃraiḥ* (K. 873) : *caṃraiḥ* < **craiḥ* ([berge] érodée), village situé sur une berge érodée.

3. Structures sémantiques des toponymes

Dans la première partie de cette étude nous avons étudié la signification des premiers composants des toponymes. Ces termes sont formés de substantifs concrets qui désignent les contrées et les régions, les reliefs des terres, les places d'eau, les lieux habités et non habités. La structure sémantique des autres composants toponymiques est complexe. Ce sont des noms communs et d'autres catégories de mots qui sont employés comme déterminants du toponyme. Parmi ces déterminants on peut trouver des substantifs issus du vocabulaire végétal et animal, des qualificatifs, des métaphores, des antonymes, des anthroponymes, des noms du vocabulaire ethnologique, etc.

Dans le processus de formation des toponymes, ces déterminants sont choisis soit en raison de l'aspect pittoresque des lieux désignés, soit en raison d'une association métaphorique, soit par analogie à d'anciennes croyances populaires et religieuses, ou encore d'événements historiques. Ainsi les toponymes relevés dans les inscriptions peuvent être classés en groupes sémantiques différents.

3.1. Toponymes faisant appel au vocabulaire de la botanique

Environ cent termes botaniques, noms d'arbres, d'arbustes et d'autres plantes, attestés dans les inscriptions, entrent dans la composition des toponymes. Quarante de ces termes environ sont attestés dans les inscriptions d'époque pré-angkorienne.

En examinant attentivement la carte géographique du Cambodge, tout khméri-sant pourra constater que les termes botaniques constituent toujours le fond lexical de base employé pour enrichir la toponymie du pays. Le vocabulaire végétal a exercé une grande influence sur la vie culturelle et les usages linguistiques de la population du pays. Sur les bas-reliefs des temples, on trouve partout des images de végétaux. Selon une tradition ancienne, le pays khmer était appelé *nagar gok dhlak* (le pays du tertre aux arbres *parinari annamense*). On sait par les inscriptions qu'un grand nombre de plantes étaient considérées comme sacrées et que parfois des noms d'arbres étaient employés comme composants dans les noms des divinités.

3.1.1. Termes botaniques employés dans la formation des eukymènes

Par « eukymène » nous entendons les noms de lieux habités qui, selon les inscriptions, étaient soit des villages nouvellement créés dans lesquels vivaient des familles sacerdotales ou des corporations de travailleurs (*camnat*), soit des villages ordinaires ou des districts dans lesquels vivaient les différentes couches de la population (*sruk*).

Exemples :

jrai, le figuier *Ficus* (*cam. jrai*, K. 206); *svāy*, le manguier *Mangifera* (*cam. svāy*, K. 249); *tannot*, le palmier à sucre *Borassus flabellifer* (*sr. tem tannot*, K. 257); *ransi*, le bambou *Bambusa blumeana* (*sr. tem ransi*, K. 420); *tiān*, l'arbre *Cretaea religiosa* (*sr. tem tiān*, K. 292); *valvval*, l'arbre de forêt *Vitex pubescens* (*sr. tem valvval*, K. 206); *campak*, l'arbre *Irvingia malayana* (*sr. campak*, K. 344); *cāmpa* (skt.), l'arbre à fleur *Michelia campaka* (*sr. cāmpa*, K. 470); *crs*, l'arbre *Albizia lebbek* (*sr. crs*, K. 292); *vinau*, l'arbre fruitier *Aegle marmelos*, dit oranger de Malabar (*sr. vinau*, K. 292); *vrac*, l'arbuste *Melientha suavis* (*sr. vrac*, K. 829); *vloñ*, l'arbre *Memecylon edule* (*sr. vloñ*, K. 292); *sañroñ*, l'arbre *Sterculia foetida* (*sr. sañroñ*, K. 713); *sañke*, l'arbuste *Combretum quadrangulare* (*sr. sañke*, K. 669); *svī*, l'arbre fruitier *Averrhoa carambola*, dit carambolier (*sr. svī*, K. 150); *jlyak*, l'arbre *Terminalia alata* (*sr. jlyak*, K. 221); *khloñ*, l'arbre *Dipterocarpus tuberculatus* (*sr. khloñ tum*, K. 467).

3.1.2. Termes botaniques employés dans la formation des oronymes

Exemples :

thko, l'arbre fruitier *Diospyros chevalieri* (*vnam thko*, K. 235); *krakuñ*, le grand arbre *Sindora cochinchinensis* (*sthalā krakuñ*, K. 262); *kantol*, l'arbre *Careya sphocrica* (*chok kantol*, K. 569); *kaṃdvat*, l'arbre fruitier *Phyllanthus emblica* (*vnur kaṃdvat*, K. 211); *phcik*, le grand arbre *Shorea obtusa* (*vnur phcik*, K. 907); *krapās*, le cotonnier arbustif *Gossypium arboreum* (*thpal krapās*, K. 258); *gargyar*, le grand arbre *Hopea odorata* (*vnur gargyar*, K. 31); *candana* (skt.), le santal *Santalum album* (*thkval candana*, K. 31); *dnai*, le grand arbre *Pterocarpus cambodianus* (*vnur dnai*, K. 194); *tvañ*, le cocotier *Cocosnucifera* (*kaṃvañ tvañ*, K. 516); *trakvān*, le liseron d'eau *Ipomoea aquatica* (*chok trakvān*, K. 661); *trapek*, le goyavier *Lagerstroemia floribunda* (*chok trapek*, K. 720); *kracāp*, la plante aquatique *Trapa bicornis* (*sthalā kracāp*, K. 158); *vryāñ*, l'arbuste *Randia tomentosa* (*vnur vryāñ*, K. 257); *vakula* (skt.), l'arbre à fleurs *Mimusops elengi* (*chok vakula*, K. 298); *vrāl*, l'arbuste *Colona auriculata* (*chok vrāl*, K. 720); *vryañ*, l'arbre fruitier

Eugenia brachyata (kaṃvañ vryañ, K. 206); *santek*, le haricot *Phaseolus aureus* (vnur santek, K. 68); *raṃtyañ*, le gingembre *Alpinia galanga* (thkval raṃtyañ, K. 291); *sramo*, l'arbre fruitier *Terminalia chebula* (vnur sramo, K. 33); *samlāñ*, l'arbre fruitier *Flacourtia cataphracta* (thpal samlāñ, K. 380); *aṃvil*, le tamarinier *Tamarindus indica* (thpal aṃvil, K. 341).

3.1.3. Termes botaniques employés dans la formation des hydronymes

Exemples :

kak, le jonc *Mariscus cyperoides* (stuk kak, K. 275); *kadamva* (skt.), le grand arbre *Mitragyna brunonis* (stuk kadamva, K. 219); *krasiñ*, l'arbre fruitier *Feronia lucida* (travāñ krasīñ, K. 158); *grañvañ*, l'arbre *Dalbergia cochinchinensis* (travāñ grañvañ, K. 933); *cak*, la plante aquatique *Lemna minor* (lañlañ cak, K. 720); *chpū*, le roseau *Imperata cylindrica* (travāñ chpū, K. 260); *taṃvvañ*, l'arbre *Mallotus cochinchinensis* (piñ taṃvvañ, K. 600); *srū*, le plant de riz *Oriza sativa* (chdiñ srū, K. 31); *damī*, le jute *Corchorus capsularis* (travāñ damī, K. 726); *tras*, l'arbuste *Combretum trifoliatum* (stuk tras, K. 44); *trāc*, l'arbre *Dipterocarpus intricatus* (travāñ trāc, K. 158); *thkū*, l'arbre fruitier *Anthocephalus chinensis* (stuk thkū, K. 726); *raṃcyak*, la plante aquatique *Pandanus pieriei* (canhvar raṃcyak, K. 571); *rvau*, la citrouille *Cucurbita maxima* (travāñ rvau, K. 690); *vadarā* (skt.), le jujubier *Zizyphus mauritiana* (travāñ vadarā, K. 702); *viñvneñ*, l'arbuste *Hyménocardia wallichii* (stuk viñvneñ, K. 457); *vo*, le banian *Ficus religiosa* (stuk vo, K. 534); *sno*, la plante aquatique *Sesbania javanica* (stuk sno, K. 158); *aṅgañ*, la liane *Entada sp.* (lañlañ aṅgañ, K. 158); *krvac*, l'agrume *Atalantia citroides* (lañlañ krvac, K. 352); *ciñcāñ*, l'arbre fruitier *Gmelina asiatica* (stuk ciñcāñ, K. 843).

3.1.4. Termes botaniques employés dans la formation des autres termes topographiques

À savoir les noms de forêts (*vrai*), de champs (*caṃkār/caṃka*), de rizières (*sre*), de domaines (*gaāñ*), de digues (*daṃnap*), de parcs ou jardins (*cpar/chpār/saṃpar*), de plaines (*tarāñ*).

Exemples :

kalpau, l'arbre fruitier *Hydrocapus anthelminthica* (*vrai kalpau*, K. 18); *daṃrok*, l'arbuste *Clausena excavata* (*vrai daṃrok*, K. 18); *taṃvvañ*, l'arbre *Croton oblongifolium* (*vrai taṃvvañ*, K. 212); *dramvañ*, le grand arbre *Garcinia schomburgkiana* (*vrai dramvañ*, K. 91); *thniñ*, la liane *Aganonerion plymorhum* (*vrai teṃ thniñ*, K. 105); *raṃnlvas*, l'arbre *Erythrina indica* (*vrai raṃnlvas*, K. 344); *rkā*, le faux-cotonnier *Bombax ceriba* (*vrai rkā*, K. 206); *rmyat*, la liane *Curcuma longa* (*vrai rmyat*, K. 289); *lhañ*, le papayer *Carica papaya* (*vrai lhañ*, K. 944); *smac*, l'arbre *Melaleuca leucadendron* (*vrai smac*, K. 175); *raṃtval*, l'arbuste à fleurs *Popowia aberrans* (*vrai raṃtval*, K. 383); *slā*, l'aréquier *Areca catechu* (*vrai slā*, K. 92); *aguy*, la liane à fruits *Willughbeia cochinchinensis* (*vrai aguy*, K. 235); *khvit*, un arbre fruitier (*gaāñ khvit*, K. 393); *thku*, l'arbre fruitier *Anthocephalus chinensis* (*daṃnap thku*, K. 705); *trap*, l'aubergine *Solanum melongena* (*caṃkā trap*, K. 252); *thpeñ*, le grand arbre *Dipterocarpus obtusifolius* (*vrai thpeñ*, K. 292); *aṃvau*, la canne à sucre *Saccharum officinarum* (*chpār aṃvau*, K. 194); *patau*, le rotin *Calamus viminalis* (*vrai patau*, K. 192); *tañnot*, le palmier à sucre *Borassus flabellifer* (*tarañ tañnot*, K. 341); *cyak*, le bananier *Musa* (*saṃpar cyak*, K. 760).

3.1.5. Termes botaniques employés seuls comme toponymes

Ce sont des microtoponymes désignant des lieux de petites dimensions, tels que rizières, petites parcelles de terre, etc.

Exemples :

Teṃ Lvā	De <i>lvā</i> , l'arbre fruitier <i>Ficus</i> (<i>sre teṃ lvā</i> : la rizière [située sur les terres de] Teṃ Lvā, K. 134) ;
Teṃ Phnau	De <i>phnau</i> , l'arbre fruitier <i>Baccaurea sapida</i> (<i>sre [...] jmaḥ teṃ phnau</i> : une rizière [...] nommée Teṃ Phnau, K. 760) ;
Teṃ Grañ Kāñ	De <i>grañ</i> , l'arbre <i>Aporosa Sphaerosperma</i> et <i>kāñ</i> , écartelé (<i>sre teṃ grañ kāñ</i> : la rizière de Teṃ Grañ Kāñ, K. 155) ;
Tralāc	De <i>tralāc</i> , la courge cireuse <i>Benincasa hispida</i> (<i>sre ai [...] tralāc</i> : une rizière située [sur les terres de] Tralāc, K. 51) ;
Rāñ	De <i>rāñ</i> , l'arbuste <i>Pentacme siamensis</i> (<i>anle vyar rāñ nu rkkā</i> : deux parcelles [de terre situées sur les terres de] Rāñ et Rkkā, K. 34) ;
Snval	De <i>snval</i> , l'arbre fruitier <i>Dalbergia nigrescens</i> (<i>dakṣiṇa lvaḥ ta gi snval</i> : au sud [le domaine s'étend] jusqu' [aux terres de] Snval, K. 844) ;
Peñ	De <i>peñ</i> , le grand arbre <i>Shorea obtusa</i> (<i>gol ti pūrvva prasap peñ</i> : la borne [de la limite du domaine], à l'est, touche [les terres de] Peñ, K. 878) ;
Teṃ Hvar Pareñ	De <i>hvar pareñ</i> , la liane <i>Derris papilion</i> (<i>sre ai teṃ hvar pareñ</i> : la rizière située sur [les terres de] Teṃ Hvar Pareñ, K. 726).

Dans la formation des toponymes, les termes botaniques employés se rencontrent avec ou sans classificateur, tels ceux qui précèdent les noms désignant des arbres et qui signifient « tronc », « plante ». En principe, dans la langue khmère, les termes botaniques désignant les grands arbres, les arbustes, les plantes légumineuses et à fleurs, à l'exclusion des plantes rampantes et des lianes, sont précédés par le classificateur *teṃ*. D'après les inscriptions, le mot *svāy* peut désigner, soit le fruit du manguier, soit le manguier, mais le mot composé *teṃ svāy* désigne obligatoirement l'arbre à l'exclusion de son fruit. Il en est de même pour le *cyak* (banane) et *teṃ cyak* (bananier). Ce principe peut être généralisé à tous les autres arbres et à leurs fruits. C'est pour éviter les ambiguïtés que la langue a eu recours aux procédés de formation de toponymes par composition.

De nombreux toponymes dans lesquels le terme botanique entre comme déterminant et employés dans la désignation des lieux de petites dimensions (rizières, parcelles de terre) sont caractérisés par la présence du classificateur *teṃ*. Ces toponymes sont apparus dans les inscriptions trouvées dès le VII^e siècle et leur formation s'est poursuivie jusqu'à la période actuelle. Souvent, au cours de leur évolution, ils ont subi un élargissement sémantique et le classificateur *teṃ* a été abandonné. Au VII^e siècle, les termes botaniques suivis d'un classificateur ont été employés pour la désignation des rizières.

Exemples :

sre teṃ sañke (K. 790), la rizière de Teṃ Sañke ; *sre ai teṃ vinau* (K. 790), la rizière [située] sur [les terres] de Teṃ Vinau.

Pendant la période angkorienne, des toponymes analogues, formés à partir du vocabulaire de la botanique et caractérisés par l'absence de classificateur se rencontrent pour désigner des lieux habités.

Exemples :

sruk sañke (K. 67), le district de Sañke ; *sruk vinau* (K. 292), le district de Vinau.

On constate donc que, lorsqu'un toponyme a une structure plus simple, il peut désigner un site étendu d'origine beaucoup plus ancienne.

Dans la classification des toponymes qui utilisent des termes du vocabulaire de la botanique, on remarque que la majorité des espèces végétales sont employées dans la désignation des oronymes et des hydronymes. Les toponymes désignant les lieux habités attestés dans les inscriptions ont été créés directement à partir de noms d'arbres.

Les termes botaniques utilisés comme composants de toponymes sont d'origine khmère, à l'exception de quelques termes d'origine sanskrite. Les espèces végétales désignées existaient et existent toujours sur le territoire du Cambodge. Un grand nombre d'entre elles ont été employées pour désigner les différents types de toponymes. Selon la fréquence des termes botaniques attestés dans les inscriptions, on peut relever les termes désignant le manguier (*svāy*), le cocotier (*tvañ*), le figuier (*jrai*), le bambou (*ransi*), le palmier à sucre (*tañnot*), l'oranger de Malabar (*vinau*), le tamarinier (*aṃvil*), le bananier (*cyak*) et le gingembre (*raṃtyaṇ*). L'une des plus grandes circonscriptions territoriales du pays porte le nom de *vrai svāy* : forêt des manguiers (K. 989). Le nom de cet arbre fruitier est employé dans la désignation de huit autres toponymes, à savoir *chdiñ svāy* (K. 31), *stuk svāy* (K. 388), *travāñ svāy* (K. 760), *cok svāy* (K. 659), *tarāñ svāy* (K. 659), *caṃnat svāy* (K. 249), *sruk teṃ svāy* (K. 467), *sre teṃ svāy* (K. 650).

L'utilisation d'un même terme du vocabulaire botanique pour désigner plusieurs sites pourrait prêter à confusion. Pour y remédier, on a fait appel à des qualificatifs qui apportent une spécification supplémentaire (espèce, sous-espèce, etc.). Dans la langue khmère, les noms des espèces végétales génériques sont des mots composés dont le premier élément est le terme botanique désignant ce végétal. Ainsi dans *chok svāy at* (K. 760), *svāy at* est le nom spécifique d'un manguier à petits fruits et dans *travāñ svāy chat* (K. 205), *svāy chat* est le nom spécifique d'un manguier à fruits amers. Un grand nombre de termes botaniques et zoologiques peuvent ainsi être regroupés sous un nom générique.

Presque tous les termes botaniques attestés dans les inscriptions pour la formation des toponymes ont été cités dans cette étude. Les termes botaniques employés dans la composition des anthroponymes, beaucoup plus nombreux, n'ont pas encore été étudiés systématiquement. Pourtant, la nomenclature des termes botaniques relevés dans les inscriptions peut intéresser aussi l'étude des conditions écologiques du Cambodge ancien, l'ethnobotanique et l'ethnolinguistique.

3.2. Toponymes composés de termes zoologiques

Plus de trente termes zoologiques utilisés dans la formation des toponymes sont attestés dans les inscriptions. L'étude de ces toponymes zoologiques permettra d'envisager celle de l'environnement écologique des sites désignés par ces toponymes et d'élucider les noms de ces animaux.

3.2.1. Toponymes formés de noms de quadrupèdes

Exemples :

<i>kaṃvañ tamrya</i>	K. 183	(<i>tamrya</i> : éléphant, l'embarcadère aux éléphants);
<i>cdiñ ramañ</i>	K. 129	(<i>ramañ</i> : chevreuil, la rivière aux chevreuils);
<i>stuk krapī</i>	K. 192	(<i>krapī</i> : buffle, le marais aux buffles);
<i>vrai khlā</i>	K. 234	(<i>khlā</i> : tigre, la forêt aux tigres);
<i>cpar pares</i>	K. 9	(<i>pares</i> : cerf, le parc aux cerfs);
<i>chdiñ jrvak</i>	K. 31	(<i>jrvak</i> : porc; sanglier, la rivière aux sangliers);
<i>anrāy lomās</i>	K. 571	(<i>lomās</i> : rhinocéros, le village des rhinocéros);
<i>stuk anrok</i>	K. 416	(<i>anrok</i> : bovidés, le marais aux bovidés);
<i>khnap aseḥ</i>	K. 366	(<i>aseḥ</i> : cheval, <i>khnap</i> : tombeau; <i>vraḥ viṣṇu khnap aseḥ</i> : le temple vishnouiste [situé sur le tertre] de Khnap Aseḥ).

3.2.2. Toponymes formés de noms d'oiseaux

Exemples :

<i>stuk kok</i>	K. 292	(<i>kok</i> : cigogne, le marais aux cigognes);
<i>vnur khvek</i>	K. 817	(<i>khvek</i> : héron, le tertre aux hérons);
<i>cdiñ kryel</i>	K. 134	(<i>kryel</i> : grue, la rivière aux grues);
<i>camkā sdān</i>	K. 467	(<i>sdān</i> : épervier, le champ aux éperviers);
<i>plu graliñ graloñ</i>	K. 904	(<i>graliñ graloñ</i> : merle gris-blanc, le chemin aux merles gris-blanc).

3.2.3. Toponymes formés de noms d'animaux aquatiques

Exemples :

<i>travāñ krave</i>	K. 222	(<i>krave</i> : crocodile, l'étang aux crocodiles);
<i>chdiñ thlān</i>	K. 654	(<i>thlān</i> : python, la rivière aux pythons);
<i>stuk khyoñ</i>	K. 207	(<i>khyoñ</i> : mollusques, le marais aux mollusques);
<i>stuk antek</i>	K. 222	(<i>antek</i> : tortue, le marais aux tortues);
<i>stuk jleñ</i>	K. 760	(<i>jleñ</i> : sangsue, le marais aux sangsues);
<i>stuk kaṃvis</i>	K. 292	(<i>kaṃvis</i> : crevette, le marais aux crevettes);
<i>stuk dañdoñ</i>	K. 221	(<i>dañdoñ</i> : anguille, le marais aux anguilles);
<i>sruk tri</i>	K. 467	(<i>tri</i> : poisson, le district de Tri);
<i>sruk jrai vas</i>	K. 155	(<i>jrai vas</i> : le figuier au serpent, le district de Jrai Vas).

3.2.4. Toponymes formés de noms d'insectes

Exemples :

<i>vrai gmum</i>	K. 262	(<i>gmum</i> : abeille, la forêt aux abeilles);
<i>vrai mvas</i>	K. 571	(<i>mvas</i> : moustique, la forêt aux moustiques);
<i>vnur sramoc</i>	K. 292	(<i>sramoc</i> : fourmi, le tertre aux fourmis);
<i>chok gangroñ</i>	K. 158	(<i>gangroñ</i> : la fourmi rouge, le bosquet aux fourmis rouges).

3.2.5. Toponymes formés de noms d'animaux et d'un qualificatif

Certains termes zoologiques employés dans la formation des toponymes se rencontrent avec un terme spécifiant :

Exemples :

<i>chdiñ tamriy slāp</i>	K. 654	(<i>tamriy slāp</i> : l'éléphant mort; la rivière Chdiñ Tamriy Slāp);
<i>chdiñ jrvak khvaeḥ</i>	K. 966	(<i>jrvak khvaeḥ</i> : le sanglier [qui] attaque; la rivière Jrvak Khvaeḥ);
<i>sre pik krave</i>	K. 158	(<i>pik</i> : chassie, <i>krave</i> : crocodile; la rizière Pik Krave).

Le terme *tr/tri* (poisson) a été trouvé dans trois toponymes de districts différents (*sr. tri* K. 467, *sr. caāl tr* K. 292, *sr. gaṇa dār tr* K. 774), localisés sans doute dans la région des grands lacs poissonneux du Kambujadeśa. Quelques noms d'espèces particulières de poissons ont été trouvés dans trois hydronymes, à savoir :

<i>travāñ kross</i>	K. 76	(<i>kross</i> : espèce de poisson [cyprin]);
<i>travāñ krāy</i>	K. 76	(<i>krāy</i> : espèce de poisson [chirocentride]);
<i>stuk krāñ</i>	K. 206	(<i>krāñ</i> : espèce de poisson [pharingien]).

Les hydronymes et les oronymes comprenant des termes zoologiques sont à l'origine des endroits non habités par l'homme où devaient vivre ces animaux sauvages. Ensuite, la plupart d'entre eux ont été employés dans la désignation des lieux habités, comme par exemple *sr. vnur khvek* (K. 817), *sr. camkā sdāñ* (K. 467), *sr. stuk kok* (K. 292), *sr. stuk kaṃvis* (K. 292) et *sr. vnur sramoc* (K. 292).

Les termes désignant des insectes (moustique, fourmi, fourmi rouge) sont utilisés comme composants de toponymes désignant les endroits de grandes dimensions, comme par exemple *vrai mvas* (K. 571); *vnur sramoc* (K. 292), *chok gaṅgroñ* (K. 158). Le mot *gmum* (abeille) est employé comme composant de toponymes désignant une rivière, une forêt ou d'autres endroits qui n'ont pas été mentionnés ici. Ces insectes produisaient le miel et la cire employés, pendant la période angkoriennne, dans les cérémonies rituelles et dans les opérations d'achat et de vente des terres. D'après les inscriptions K. 421 et K. 913, plusieurs régions méridionales du Kambujadeśa, dénommées par les termes toponymiques *chdiñ* (rivière), *kaṃvañ* (embarcadère), *vrai* (forêt) étaient spécialisées, selon l'ordonnance royale d'Udayādityavarman II, dans la récolte du miel et de la cire.

3.3. Toponymes composés de termes antonymiques

Dans la langue khmère, l'antonymie aussi peut être considérée comme un procédé pour la formation de mots composés et d'expressions idiomatiques. Beaucoup de mots à valeur antonymique ont été empruntés à la langue sanskrite qui possède une série de morphèmes spécialisés pour la formation des antonymes.

Dans la formation des toponymes, les antonymes sont employés comme qualificatifs qui ont pour fonction de caractériser, d'identifier et de différencier certains noms formés des mêmes composants toponymiques. Autrement dit, du point de vue sémantique, l'emploi des antonymes dans la formation des toponymes a pour but d'éviter les collisions homonymiques. Dans les inscriptions, les antonymes tels que *le* (supérieur, situé dans la partie supérieure, situé en amont) et *karom* (inférieur, situé dans la partie inférieure, situé en aval) ou encore *tem* (origine, tronc, situé en amont) et *cuñ* (sommet, extrémité, situé en aval) sont employés pour la formation de nouveaux toponymes à partir d'un toponyme originel et, en même temps, ils peuvent être considérés comme des mots qui indiquent que les lieux désignés sont proches du lieu désigné par le premier toponyme.

Exemples :

<i>sr. vnur</i>	K. 91	(le village de Vnur);
<i>sr. vnur le</i>	K. 873	(le village de Vnur Le);
<i>sr. vnur karom</i>	K. 783	(le village de Vnur Karom);
<i>sr. vnur kantāl</i>	K. 873	(<i>kantāl</i> : milieu, central; le village de Vnur Kantāl).

Dans l'exemple ci-dessus le toponyme *vnur* (élévation de terre) donne naissance à trois autres toponymes qui rendent compte de la situation topographique des trois nouveaux villages ou de la division administrative introduite dans l'ancienne circonscription de *vnur*. Tous ces villages devaient être voisins, soit sur une élévation de terre, étendue et unique, soit sur la haute berge d'un même cours d'eau.

Le toponyme formé d'un substantif simple est le toponyme principal qui peut être considéré comme le dénominateur commun des toponymes composés, formés sur la base de ce substantif. Le toponyme principal désigne en général un site étendu, tandis que les toponymes composés de structure plus longue, désignent des lieux de dimensions plus petites. Ainsi, *sralāy tem* (K. 125) et *sralāy cuñ* (K. 125) désignent deux sanctuaires situés côte à côte, l'un en amont, l'autre en aval du Mékong. Ces deux toponymes ont été étudiés par Au Chieng, dans un article consacré aux études de philologie indo-khmère. Le terme *sralāy* provient de la contraction du mot sanskrit *saralāyatana* (résidence aux arbres *Pinus longifolia*), lequel figure dans l'inscription K. 293.

Les antonymes utilisés dans la formation des toponymes se rapportent aux caractéristiques suivantes : l'étendue (*travāñ ruñ*, le grand étang, K. 872; *travāñ chmār*, le petit étang, K. 844), la couleur (*vnam so*, le mont blanc, K. 641; *vnam thñe*, le mont sombre), ou encore l'altitude (*travāñ dāp*, l'étang bas, K. 266; *travāñ khbas*, l'étang haut, K. 259). Si le premier composant toponymique est un terme botanique, les qualificatifs peuvent être les adjectifs *khvos* (de haute taille) et *chmār* (petit). Tel est le cas des toponymes désignant, dans les inscriptions K. 292 et K. 207, les localités *gnañ khvos* (grand arbre *gnañ*) et *gnañ chmār* (petit arbre *gnañ*).

On n'a pas rencontré dans les inscriptions de toponymes opposés (par recours à un adjectif antonymique) aux toponymes suivants :

<i>damnap thmi</i>	K. 705	(la nouvelle digue);
<i>vrai cas</i>	K. 158	(la vieille forêt);
<i>thkval veñ</i>	K. 366	(la longue élévation de terre);
<i>danle krau</i>	K. 22	(le fleuve extérieur);
<i>kaṃluñ kaṃveñ</i>	K. 89	(l'intérieur de la muraille);
<i>karom thnal</i>	K. 292	(au-dessous de la chaussée);
<i>chdiñ lok le</i>	K. 421	(la rivière du monde supérieur, la rivière traversant les hautes terres).

3.4. Toponymes se référant aux points cardinaux

Les toponymes formés par référence aux points cardinaux font en général appel au vocabulaire sanskrit.

Exemples :

- śivapāda pūrvva* K. 158 (*pūrvva* : l'Est, oriental ; le temple de Śiva oriental) ;
śivapāda paścima K. 138 (*paścima* : l'Ouest, occidental ; le temple de Śiva occidental).

Les mots khmers employés dans la désignation des points cardinaux qui ont été trouvés dans les inscriptions, sont des mots composés ayant la structure d'une phrase.

Exemples :

- tī thñai ket* K. 76 (l'endroit où le soleil se lève, le Levant) ;
tī thñai luc K. 76 (l'endroit où le soleil se couche, le Couchant).

Leur instabilité est la raison pour laquelle ces mots sont peu employés dans la formation des toponymes. Pourtant, les mots désignant les points cardinaux sont des termes concrets et intéressants pour la formation des toponymes. Pour remédier à cette lacune, la langue a eu tendance à employer d'autres expressions khmères qui font allusion à la marche du soleil.

Exemples :

- pantoy thñaiy* K. 175 (selon le sens [de la marche] du soleil, orienté selon l'axe est-ouest) ;
tadiñ thñai K. 207 (en travers [de la marche] du soleil, orienté selon l'axe nord-sud).

Dans l'inscription K. 208, on trouve le composé toponymique *tadiñ thñai* dans le groupe de mots suivants : *teñ hyañ vasanta tadiñ thñay* ([la dame] Teñ Hyañ Vasanta [originaire du district] de Tadiñ Thñay).

Dans les inscriptions des x^e et xi^e siècles, seul le mot composé *tadiñ thñai* a connu une extension sémantique : par ellipse il apparaît sous forme d'un mot simple (*tadiñ/dadiñ*) qui devient, à son tour, un composant productif dans la formation d'autres toponymes.

Exemples :

- vnur tadiñ* K. 343 ([la terre] de Vnur Tadiñ) ;
kaṃvañ tadiñ K. 105 ([le port] de Kaṃvañ Tadiñ) ;
sruk dadiñ K. 175 N ([le district de] Dadiñ) ;
vrai tadiñ K. 206 ([la terre] de Vrai Tadiñ).

Parmi ces termes à valeur différentielle employés dans la formation des toponymes qui ont été étudiés, quelques-uns ont été, au cours de leur évolution, employés plus souvent que les autres. Dans la plupart des cas, ils peuvent être considérés comme des composants toponymiques indépendants et figés.

Le mot *cuñ* (extrémité) entre en composition dans la formation des noms de lieux habités *cuñ sruk* (extrémité du village, K. 221) et *cuñ chok* (extrémité de l'élévation de terre, K. 467). Le mot *thmi/thmī* (nouveau) apparaît comme composant des toponymes *sruk thmi* (nouveau district, K. 843) et *travāñ thmī* (nouvel étang, K. 760). Le mot *kantāl* (centre, central) a été trouvé comme composant de quatre

toponymes dont trois désignent des localités et un désigne un mont : *caṃnat kantāl* (village central, K. 774), *kantāl sre* ([le district situé] au centre des rizières, K. 205), *sr. kantāl vala* (centre d'armée, le district de Kantāl Vala, K. 292), *vnaṃ kantāl* (mont central, c'est-à-dire situé au centre de la capitale Yaśodharapura, K. 91). La langue khmère moderne a conservé le mot *kantāl* pour désigner une province située dans la région centrale du pays. Dans la langue khmère ce mot peut signifier aussi « le centre », par opposition aux directions nord-sud, est-ouest. Le toponyme *Vnaṃ Kantāl*, équivalent au sanskrit *madhyādri* (K. 485), reflète une vision concrète du lieu qu'il désigne. Il doit en outre sa création à une allusion au mont mythique Meru, qui selon la conception brahmanique est situé sur l'axe central de la terre. Suivant cette conception, les anciens Khmers ont cherché un emplacement analogue pour installer leur capitale qui, selon eux, représentait le centre ou l'axe central de leur pays.

3.5. Toponymes et motivations métaphoriques

Dans la langue khmère, la métaphore est un procédé de création lexicale qui se fait par le passage d'une notion concrète à une notion abstraite. L'association se fait par similarité ou par analogie. Dans cette association il y a, entre l'objet évoqué et l'objet repère, analogie des aspects physiques, fonctionnels ou circonstanciels (lieu, origine).

Dans la formation des toponymes on a vu que la plupart des substantifs, verbes et adjectifs employés dans un rôle de terme déterminant, sont associés métaphoriquement à un second terme formant ainsi un terme toponymique nouveau désignant un lieu précis. Le second terme, auquel le premier est comparé, peut désigner, soit un objet concret, soit une notion abstraite.

3.5.1. Les toponymes formés par métaphore s'avèrent être les toponymes les plus beaux et les plus pittoresques.

Exemples :

<i>sre pāy ktau</i>	K. 760	(<i>pāy ktau</i> : riz chaud ; la rizière qui donne de bonnes récoltes de riz) ;
<i>stuk phlyāñ</i>	K. 183	(<i>phlyāñ</i> : pluie ; marais où il y a beaucoup d'eau, obtenue par la pluie qui tombe) ;
<i>stuk ṛṣi</i>	K. 923	(<i>ṛṣi</i> , skt. : ascète ; marais servant de lieu de méditation aux ascètes) ;
<i>chdiñ tamrek</i>	K. 125	(<i>tamrek</i> : désir, sensualité ; rivière distinguée par son aspect langoureux) ;
<i>travāñ khmoc</i>	K. 56	(<i>khmoc</i> : mort, revenant ; étang sur le bord duquel on enterre les morts) ;
<i>thalā can cara</i>	K. 44	(<i>can cara</i> : marche de la lune ; l'élévation de terre de Can Cara) ;
<i>trām daha</i>	K. 229	(<i>trām</i> : terre recouverte par les eaux, marécage ; <i>daha</i> , skt. : incendie ; marécage enflammé par l'incendie de la tourbe) ;
<i>vnaṃ praap</i>	K. 219	(<i>praap</i> : boîte ; mont aux pentes abruptes) ;
<i>vnaṃ ti</i>	K. 571	(<i>ti</i> : terre ; mont sans végétation et recouvert par la terre aride) ;
<i>vnaṃ khyoñ</i>	K. 257	(<i>khyoñ</i> : coquillages ; mont sur lequel se trouve le gisement de coquillages, peut-être, formé par l'abaissement des eaux marines) ;

vnaṃ kaṃveñ K. 660 (*kaṃveñ* : muraille ; ancienne appellation de la chaîne de montagnes de Dangrêk située dans la partie septentrionale du Cambodge).

3.5.2. La langue a aussi employé les métaphores anthropomorphiques pour former des toponymes. Ces derniers sont des métaphores choisies par les locuteurs de la langue, par allusion aux différentes parties du corps humain (par exemple pied, nez, bouche, tête).

La formation des noms par l'usage de métaphores anthropomorphiques est un procédé extrêmement ancien dans la langue khmère. Il traduit une certaine insuffisance des procédés morphologiques normaux dans le domaine de la formation des mots.

Dans la langue khmère, les substantifs désignant les différentes parties du corps humain (ou parfois des animaux) ont été employés comme des lexèmes fondamentaux pour la formation de substantifs désignant des choses concrètes, en particulier les noms de plantes et leurs espèces génériques, ainsi que les substantifs désignant des lieux. Lors de cette formation, les noms des différentes parties du corps subissent progressivement une transformation sémantique de leur sens originel. Quand l'altération sémantique est très forte, c'est-à-dire quand l'écart sémantique entre l'objet évoqué et le mot nouveau formé par la métaphore est très éloigné, il se produit une rupture sémantique : le sens originel de l'objet concret est oublié (catachrèse) et il ne reste que l'idée abstraite qui ne contient plus qu'un reflet vague de la vision analogique des parties du corps.

Le mot *jeñ* (pied, jambe) est employé pour désigner des lieux de toutes dimensions situés, en général, sur les terres basses ou les terres à très faible altitude, qu'il s'agisse d'élévations de terre ou de piémonts, soit une place d'eau ou un cours d'eau, soit, une plaine, ou un village. Par suite du caractère polysémique du mot *jeñ*, les toponymes formés avec ce mot doivent être interprétés en fonction du contexte et grâce aux termes de divisions administratives des circonscriptions territoriales.

Exemples :

<i>pram. jeñ vnaṃ</i>	K. 380	(<i>jeñ vnaṃ</i> : le pied de la montagne ; le territoire de Jeñ Vnaṃ) ;
<i>viṣ. jeñ tarāñ</i>	K. 446	(<i>jeñ tarāñ</i> : le pied de la plaine ; terre faisant le prolongement de la plaine ; la province de Jeñ Tarāñ) ;
<i>sr. jeñ chdiñ</i>	K. 878	(<i>jeñ chdiñ</i> : l'arrière-berge de la rivière ; le district de Jeñ Chdiñ) ;
<i>sr. jeñ canhvar</i>	K. 353	(<i>jeñ canhvar</i> : l'arrière-berge du ruisseau ; le district de Jeñ Canhvar) ;
<i>sr. jeñ dhalā</i>	K. 292	(<i>jeñ dhalā</i> : la terre faisant partie du prolongement de l'élévation de terre ; le district de Jeñ Dhalā) ;
<i>sr. jeñ chok</i>	K. 292	(<i>jeñ chok</i> : la terre faisant partie du prolongement de l'élévation de terre ; le district de Jeñ Chok) ;
<i>sr. jeñ lo</i>	K. 292	(<i>jeñ lo</i> : pied [du mont] Lo ; le district de Jeñ Lo). Dans cette formation, il y a ellipse du mot <i>vnaṃ</i> : <i>jeñ lo</i> vient du toponyme <i>vnaṃ lo</i> : le mont de Vnaṃ Lo (K. 292).

Dans beaucoup d'inscriptions, quand aucun terme de division administrative n'est placé devant le groupe de mots composé avec *jeñ*, le groupe de mots n'est pas nécessairement un toponyme.

Exemples :

<i>travañ jeñ sruk</i>	K. 155	(peut être traduit par : l'étang situé au pied du village);
<i>sre jeñ kaṃveñ</i>	K. 56	(peut être traduit par : la rizière située auprès de la muraille);
<i>chpār jeñ stuk</i>	K. 230	(peut être traduit par : le jardin situé sur le bord du marais);
<i>jeñ vrai</i>	K. 134	(peut être traduit par : la lisière de la forêt);
<i>jeñ nagara</i>	K. 263	(peut être traduit par : la banlieue de la capitale).

Le mot *muḥ* (nez) est employé dans la désignation de sites dont une avancée est caractérisée par une pente abrupte.

Exemples :

<i>bh. muḥ thnal</i>	K. 830	(<i>muḥ thnal</i> : nez-chaussée, partie avancée de la chaussée qui est contournée; la terre de Muḥ Thnal);
<i>vrai muḥ vnaṃ gol</i>	K. 212	(<i>muḥ vnaṃ gol</i> : nez-montagne-borne, partie descendant en pente abrupte de la montagne; la forêt de Muḥ Vnaṃ Gol);
<i>siddhāyatana ta āy cuñ muḥ</i>	K. 426	(<i>cuñ muḥ</i> : bout du nez; [le temple de] Siddhāyatana [situé dans la région de] Cuñ Muḥ).

Le mot *mat* (bouche, bord) est employé dans la désignation des lisières.

Exemples :

<i>kaṃsteñ mat tarāñ</i>	K. 205	(<i>mat tarāñ</i> : à la lisière de la plaine; le dignitaire Kaṃsteñ [originaire de la région de] Mat Tarāñ);
<i>tnal mat it caṃka</i>	K. 155	(<i>mat it caṃka</i> : champ aux terres argileuses; la chaussée de Mat It Caṃka).

Le mot *thpvañ* (tête), équivalent du sanskrit *kapāla*, est employé dans la désignation des sites caractérisés par une partie principale élevée entre deux terres basses ou qui forme un promontoire. Ce mot peut aussi avoir le sens de « origine, principal » et partant peut être considéré comme synonyme des mots *tem* et *le* qui ont le sens de « origine, supérieur, [qui est] situé en amont ». Ces deux derniers mots ont été étudiés plus haut et considérés comme déterminatifs de toponymes. Le mot *thpvañ* entre en composition du mot *thpvañ tyak* (mot à mot : tête-coucher, K. 241) qui désigne le Sud, et dont l'antonyme est *jeñ tyak* (mot à mot : pied-coucher, K. 178), le Nord. Ces deux expressions sont formées par allusion métaphorique à une ancienne croyance khmère qui recommande aux gens de se coucher, la tête vers le Sud et les pieds vers le Nord. La langue moderne les conserve sous la forme des mots *thpuñ* /thbo:ŋ/ (Sud) et *joen* /cə:ŋ/ (Nord). Dans l'inscription K. 688, le groupe de mots *sre thpvañ tyak* peut se traduire soit par « la rizière de Thpvañ Tyak », soit par « la rizière du Sud ». De même, le groupe de mots *sre thpvañ cdiññ* (K. 688) peut se traduire par « la rizière [située à] l'embouchure du fleuve » ou bien par « la rizière de Thpvañ Cdiññ ». Dans les inscriptions, deux toponymes construits avec le mot *thpvañ* sont attestés, identifiables comme tels grâce au contexte :

<i>thpvañ kandin</i>	K. 674 (<i>thpvañ kandin</i> : tête de petite jarre, par allusion à une croyance quelconque ; <i>vraḥ kamratāñ añ āy thpvañ kandin</i> : le temple [situé à] Thpvañ Kandin) ;
<i>thpvañ rmmāñ</i>	K. 221 (<i>thpvañ rmmāñ</i> : tête de chevreuil, allusion à des traditions autochtones, témoignant du respect dû aux chasseurs qui avaient pu rapporter un trophée, lequel devait être exposé comme cela se pratique encore de nos jours dans la salle de réception des maisons des nobles ; <i>vraḥ kamratāñ añ āy thpvañ rmmāñ</i> : le temple [situé dans la région de] Thpvañ Rmmāñ). Ce toponyme est devenu, à son tour, un anthroponyme désignant une famille noble (<i>santāna toy thpvañ rmmāñ</i> : la famille [sacerdotale] Thpvañ Rmmāñ, K. 989).

Pendant la période d'Angkor, le terme sanskrit *kapāla* a tendu à remplacer le khmer *thpvañ*, devenu archaïque. Ce phénomène a donné lieu à la formation des toponymes suivants : *vrai kapāla* (la forêt de Vrai Kapāla, K. 352) et *thkval śrī kapāla* (l'élévation de terre de Thkval Śrī Kapāla, K. 143). L'allusion qui motive l'emploi du mot *kapāla* comme déterminant de ces deux toponymes n'a pas été élucidée. Il est possible qu'il s'agisse d'une référence à la tête d'un des dieux de la religion brahmanique.

4. Toponymes d'origine sanskrite

Dans les inscriptions du VI^e au XIV^e siècle, on trouve environ quatre cents toponymes du Kambujadeśa formés de mots empruntés au sanskrit. Cet ensemble représente plus d'un tiers du nombre total de toponymes relevés dans les inscriptions. À la différence des toponymes formés de mots khmers par voie populaire, les toponymes sanskrits sont des formations savantes créées par les érudits laïcs et religieux de la cour pour qui le sanskrit constituait une véritable deuxième langue. Les toponymes sanskrits sont le plus souvent mentionnés dans les édits et ordonnances royaux ; de ce fait, ils peuvent être considérés comme des toponymes désignant des divisions territoriales, des circonscriptions administratives de première importance (provinces, capitales, villes, districts), des monastères et temples, des réservoirs d'eau, des montagnes, des cours d'eau, etc.

On constate que les toponymes sanskrits ont été adaptés au khmer et qu'ils sont employés dans les inscriptions en khmer où l'on trouve à la fois des termes désignant des circonscriptions administratives et d'autres sites en khmer et en sanskrit. Il s'agit alors de mots sanskrits déjà bien assimilés dans la langue khmère. Ces termes (tels que *pramāṇa*, *viśaya*, *bhūmi*) ont été étudiés plus haut de façon détaillée dans la première partie, consacrée aux termes toponymiques.

Beaucoup de toponymes formés avec des mots sanskrits sont caractérisés par l'emploi de déterminants qui sont des noms de lieux.

Exemples :

— *pura/puri* (cité, ville fortifiée, ville) :

<i>sr. vanapura</i>	K. 957 (<i>vanapura</i> : la cité forestière ; le district de Vanapura) ;
<i>viṣ. vīrapura</i>	K. 181 (<i>vīrapura</i> : la cité héroïque ; la province de Vīrapura) ;

<i>pram. śreṣṭhapura</i>	K. 944	(<i>śreṣṭhapura</i> : la belle cité ; le territoire de Śreṣṭhapura) ;
<i>k.j. liṅgapura</i>	[?] ¹⁸	(<i>liṅgapura</i> : la cité de Liṅga ; le temple de Liṅgapura) ;
<i>rudrapuri</i>	K. 9	(<i>rudrapuri</i> : la cité du dieu Rudra ; nom d'une ville).
— <i>grāma</i> (endroit habité, village) :		
<i>sr. devīgrāma</i>	K. 158	(<i>devīgrāma</i> : le village de la déesse ; le district de Devīgrāma) ;
<i>sr. daśagrāma</i>	K. 258	(<i>daśagrāma</i> : les dix villages ; le district de Daśagrāma) ;
<i>pram. śatagrāma</i>	K. 207	(<i>śatagrāma</i> : les cent villages ; le territoire de Śatagrāma) ;
<i>k.j. śrī narendragrāma</i>	K. 276	(<i>śrī narendragrāma</i> : le village du dieu Śrī Narendra ; le temple de Śrī Narendragrāma).
— <i>pada</i> (place ; demeure) :		
<i>janapada</i>	K. 235	(<i>janapada</i> : la demeure des gens ; nom d'une région) ;
<i>sr. viṣṇupada</i>	K. 292	(<i>viṣṇupada</i> : la demeure de Viṣṇu ; le district de Viṣṇupada) ;
<i>sr. rudrapada</i>	K. 352	(<i>rudrapada</i> : la demeure du dieu Rudra ; le district du Rudrapada) ;
<i>śivapada</i>	K. 580	(<i>śivapada</i> : la demeure de Śiva ; nom d'un temple).
— <i>pattana/paṭṭana</i> (ville) :		
<i>sr. vīrendrapattana</i>	K. 713	(<i>vīrendrapattana</i> : la ville du dieu Vīrendra ; le district de Vīrendrapattana) ;
<i>sr. nāgapattana</i>	K. 238	(<i>nāgapattana</i> : la ville de Nāga ; le district de Nāgattana) ;
<i>ai śivapattana</i>	K. 163	(<i>śivapattana</i> : la ville de Śiva ; la ville de Śivapattana).
— <i>ālaya</i> (asile, demeure) :		
<i>sr. maheśvarālaya</i>	K. 467	(<i>maheśvarālaya</i> : la demeure du dieu Maheśvara ; le district de Maheśvarālaya) ;
<i>sr. bhadrālaya</i>	K. 262	(<i>bhadrālaya</i> : le bel asile ; le district de Bhadrālaya) ;
<i>sr. viṣṇvālaya</i>	K. 91	(<i>viṣṇvālaya</i> : la demeure de Viṣṇu ; le district de Viṣṇvālaya).
— <i>nivāsa</i> (résidence, refuge) :		
<i>sr. vṛddhanivāsa</i>	[?] ¹⁹	(<i>vṛddhanivāsa</i> : le refuge des vénérables ; le district de Vṛddhanivāsa) ;
<i>sr. arinivāsa</i>	K. 105	(<i>arinivāsa</i> : le refuge des ennemis ; le district d'Arinivāsa) ;
<i>k.j. śrī bhadreśvaranivāsa</i>	K. 91	(<i>śrī bhadreśvaranivāsa</i> : la résidence du dieu Śrī Bhadreśvara ; le temple de Śrī Bhadreśvaranivāsa).
— <i>kṣetra</i> (champ) :		
<i>sr. jayakṣetra</i>	K. 832	(<i>jayakṣetra</i> : le champ de la victoire ; le district de Jayakṣetra) ;
<i>sr. jītakṣetra</i>	K. 913	(<i>jītakṣetra</i> : le champ conquis ; le district de Jītakṣetra) ;
<i>ay bhavakṣetra</i>	K. 843	(<i>bhavakṣetra</i> : le champ prospère ; dans [la région de] Bhavakṣetra) ;
<i>k.j. śrī jayakṣetra</i>	K. 205	(<i>śrī jayakṣetra</i> : le temple de Śrī Jayakṣetra).
— <i>deśa</i> (pays, région) :		
<i>sr. mūladeśa</i>	K. 187	(<i>mūladeśa</i> : la région principale ; le district de Mūladeśa) ;

18. Le numéro de l'inscription n'est pas mentionné dans le manuscrit (NDLR).

19. Le numéro de l'inscription n'est pas mentionné dans le manuscrit (NDLR).

<i>cam. madhyamadeśa</i>	K. 873	(<i>madhyamadeśa</i> : la région centrale ; le village de Madhyamadeśa).
— <i>giri, parvata</i> (montagne, mont) :		
<i>sr. bhadragiri</i>	K. 235D	(<i>bhadragiri</i> : le beau mont ; le district de Bhadragiri) ;
<i>candanagiri</i>	K. 258	(<i>candanagiri</i> : le mont au bois de santal) ;
<i>malayaparvata</i>	K. 136	(<i>malayaparvata</i> : le mont de Malaya) ;
<i>k.j. dviradaparvata</i>	K. 136	(<i>dviradaparvata</i> : le mont de l'éléphant ; le temple de Dviradaparvata).
— <i>taṭāka</i> (grand réservoir d'eau [artificiel]) :		
<i>lakṣmīndrataṭāka</i>	K. 702	(<i>lakṣmīndra</i> : la déesse Lakṣmi et le dieu Indra ; le grand réservoir d'eau de Lakṣmīndrataṭāka) ;
<i>yaśodharataṭāka</i>	K. 70	(le grand réservoir d'eau Yaśodharataṭāka [creusé sous le règne de Yaśovarman I ^{er} , d'une longueur de 7 km et d'une largeur de 1 800 m]).
— <i>āśrama</i> (sanctuaire, ermitage) :		
<i>sr. śrī bhadreśvarāśrama</i>	K. 852	(<i>śrī bhadreśvarāśrama</i> : le sanctuaire du dieu Śrī Bhadreśvara ; le district de Śrī Bhadreśvarāśrama) ;
<i>sr. harāśrama</i>	K. 175 N	(<i>harāśrama</i> : le sanctuaire du dieu Hara ; le district de Harāśrama) ;
<i>sr. purvāśrama</i>	K. 207	(<i>purvāśrama</i> : le sanctuaire oriental ; le district de Purvāśrama).

Dans les exemples cités, presque tous les substantifs de lieux (*pura, grāma, pada, pattana, ālaya, nivāsa, kṣetra, giri, parvata, āśrama*) sont employés dans la formation de toponymes désignant soit des lieux sacrés (temples), soit des lieux habités de grandes et petites dimensions (territoires, provinces ou districts). Le plus souvent le nom du temple et le nom du district sont désignés par un même toponyme.

Exemples :

<i>k.j. śrī bhadreśvarāśrama</i>	K. 852	(le district de Śrī Bhadreśvāśrama) ;
<i>k.j. jayakṣetra</i>	K. 205	(le temple de Jayakṣetra) ;
<i>sruk jayakṣetra</i>	K. 832	(le district de Jayakṣetra).

Ce fait peut être compris de la façon suivante : le nom du temple a pu être employé pour désigner le district ou, inversement, le nom du district a pu être employé pour désigner le temple. Dans le Cambodge ancien, si un toponyme a été employé pour désigner deux endroits, il est possible que le plus petit soit situé à l'intérieur du plus grand.

Parmi les toponymes sanskrits attestés dans les inscriptions, cent quatre-vingts utilisent le terme *pura*, comme élément final. Compte tenu de cette fréquence, le mot *pura* doit être considéré comme l'élément le plus productif dans la formation des toponymes sanskrits du Kambujadeśa. Presque toutes les capitales successives du Cambodge pendant les époques pré-angkorienne et angkorienne ont été formées avec le mot *pura*.

Exemples :

<i>Vyādhapura</i>	K. 276	(la cité des chasseurs ; site situé aux environs de la ville de Baphnom) ;
-------------------	--------	--

Bhavapura	K. 939	(la cité du dieu Bhava, capitale du roi Bhavavarman ; site situé sur la rive septentrionale du Grand Lac) ;
Śambhupura	K. 293	(la cité du dieu Śambhu ; site situé sur la rive du Mékong, en amont de la ville de Kratié) ;
Īśānapura	K. 314	(la cité du dieu Īśāna ; capitale du roi Īśānavarman ; site situé au nord de la ville de Kompong Thom) ;
Indrapura	K. 235	(la cité du dieu Indra ; site situé dans la région de Thbong Khmum) ;
Amarendrapura	K. 235	(la cité immortelle du dieu Indra ; site situé aux environs de la ville de Siemreap) ;
Yaśodharapura	K. 70	(la glorieuse cité ; ancien nom d'Angkor, capitale du Kambujadeśa du IX ^e au XIV ^e siècle).

La grande différence entre les toponymes khmers et sanskrits réside dans le fait que les premiers, de formation populaire, comprennent des termes botaniques et zoologiques, tandis que les seconds, de formation savante, font essentiellement appel à des théonymes du panthéon brahmanique ou à des termes se référant à des bénédictions ou à des vœux.

Du point de vue du recours aux théonymes, les toponymes sanskrits peuvent être classés de la façon suivante :

— Toponymes formés à partir du nom de Śiva et de tout ce qui rapporte à ce dieu :

Exemples :

<i>k.j. śivaliṅga</i>	K. 697	(<i>śivaliṅga</i> : le liṅga de Śiva, symbole du culte du dieu-roi, concrétisant la puissance du monarque cakravartin, représentant le dieu Śiva sur la terre ; le temple de Śivaliṅga) ;
<i>śivapada</i>	K. 344	(<i>śivapada</i> : le pied de Śiva ; [le temple de] Śivapada) ;
<i>k.j. śivapura</i>	K. 195	(<i>śivapura</i> : la cité de Śiva ; le temple de Śivapura) ;
<i>sr. śivagarbha</i>	K. 809	(<i>śivagarbha</i> : l'embryon de Śiva ; le district de Śivagarbha) ;
<i>sr. śivagupta</i>	K. 212	(<i>śivagupta</i> : protégé de Śiva ; le district de Śivagupta).

— Toponymes formés à partir du nom de Viṣṇu :

Exemples :

<i>sr. viṣṇupura</i>	K. 67	(<i>viṣṇupura</i> : la cité de Viṣṇu ; le district de Viṣṇupura) ;
<i>viṣṇugrāma</i>	K. 521	(<i>viṣṇugrāma</i> : le village de Viṣṇu ; [les terres de] Viṣṇugrāma).

Il est possible que, pour éviter les collusions homonymiques entre les mêmes toponymes qui ont été créés, les érudits de la cour aient eu recours aux différentes appellations de Śiva et aux divers noms des avatars de Viṣṇu pour former de nouveaux toponymes.

Kamaleswar Bhattacharya (1991) signale environ trente appellations de Śiva dont beaucoup sont employées dans la formation des toponymes.

Exemples :

<i>sr. rudra</i>	K. 467	(le district de Rudra) ;
<i>īśānapura</i>	K. 314	([la capitale] Īśāna) ;

<i>īśvarapura</i>	K. 91	([le temple d'] <i>Īśvara</i>);
<i>harāśrama</i>	K. 175	([le district de] <i>Hara</i>);
<i>vīrendrapura</i>	K. 467	([le district de] <i>Vīrendra</i>);
<i>śarvvāśrama</i>	K. 44	([le temple de] <i>Śarvva</i>);
<i>bhavaपुरा</i>	K. 939	([la capitale de] <i>Bhava</i>);
<i>śrī bhadreśvarāśrama</i>	K. 852	([le district de] <i>Śrī Bhadreśvara</i>);
<i>amoghapura</i>	K. 221	([le territoire d'] <i>Amogha</i>);
<i>svayambhupura</i>	K. 580	([le district de] <i>Svayambhu</i>).

Dans les différents toponymes analysés, le nom de Śiva est souvent associé à des vocables hagiographiques choisis dans le vocabulaire sanskrit : *śiva* (bienfaisant, propice), *bhava* (prospérité), *amogha* (fécond), *bhadra* (beau), *hara* (qui détruit [ce qui est mauvais]). Ces toponymes revêtent une signification symbolique puissante.

On rencontre dans les inscriptions quelques-uns des noms des avatars de Viṣṇu.

Exemples :

<i>kṛṣṇaguha</i>	K. 133	(la grotte de <i>Kṛṣṇa</i>);
<i>k.j. nārāyana</i>	K. 260 S.2	(le temple de <i>Nārāyana</i>);
<i>sr. vikramapura</i>	K. 467	(<i>vikramapura</i> : la cité de <i>Vikrama</i> ; le district de <i>Vikramapura</i>);
<i>rāmakṣetra</i>	K. 257	(<i>rāmakṣetra</i> : le champ de <i>Rāma</i> ; nom de domaine).

Le nom de l'une des capitales du Kambujadeśa a été créé par composition à partir de deux théonymes : *hariharālaya* (demeure de Hari [Viṣṇu] et de Hara [Śiva], K. 293). Ce toponyme peut être interprété comme l'indice du syncrétisme religieux qui a eu lieu au début de l'époque angkoriennne, entre le viṣṇuisme et le śivaïsme. C'est par la pratique de ce syncrétisme que le roi Jayavarman II a pu mener, au début du IX^e siècle, une politique de réconciliation et de pacification des anciennes principautés khmères disloquées, en particulier la réunion entre le Tchenla d'eau et le Tchenla de terre. D'après le témoignage des toponymes, le culte du dieu Brahmā, dieu principal dans la religion brahmanique, semble n'avoir pas été aussi populaire que ceux de Śiva et de Viṣṇu. Quelques toponymes formés avec le théonyme Brahmā se trouvent toutefois dans les inscriptions.

Exemples :

<i>sr. vrahmapura</i>	K. 235	(<i>vrahmapura</i> : la cité de Brahmā; le district de <i>Vrahmapura</i>);
<i>vrahmapada</i>	K. 235	(<i>vrahmapada</i> : demeure de Brahmā; nom de domaine);
<i>sre vrahmagarbha</i>	K. 352	(<i>vrahmagarbha</i> : l'embryon de Brahmā; la rizière de <i>Vrahmagarbha</i>).

Outre les noms des dieux de la trinité dans la religion brahmanique, d'autres dieux secondaires de cette religion ont été aussi utilisés dans la formation de toponymes sanskrits.

Exemples :

<i>indrapura</i>	K. 235	(<i>indrapura</i> : la cité d'Indra [dieu de l'orage]; nom de l'une des capitales du Kambujadeśa);
<i>sr. indra parass</i>	K. 92	(<i>parass</i> : abandonner; le district d'Indra <i>Parass</i>). Selon une légende khmère, le dieu Indra aurait abandonné son fils adoptif, lequel devint roi angkorien;

<i>sr. somālaya</i>	K. 918	(<i>somālaya</i> : le séjour de Soma [une des appellations du dieu Lune]; le district de Somālaya);
<i>candrapura</i>	K. 117	(<i>candrapura</i> : la cité de Candra [le dieu Lune]; [la localité de] Candrapura);
<i>k.j. śrī sūryyaparvata</i>	K. 31	(<i>sūryyaparvata</i> : le mont de Sūrya [le dieu Soleil]; le temple de Śrī Sūryyaparvata);
<i>sr. kāmādhenu</i>	K. 467	(<i>kāmādhenu</i> : la vache de Kāma [dieu de l'amour], c'est-à-dire « la vache qui satisfait tous les désirs »; le district de Kāmādhenu);
<i>sr. anaṅgapura</i>	K. 292	(<i>anaṅgapura</i> : la cité d'Anaṅga [une des appellations du dieu Kāma]; le district d'Anaṅgapura);
<i>sr. varuṇa</i>	K. 262 S	(<i>varuṇa</i> : le dieu de l'eau; le district de Varuṇa);
<i>sr. vāgindra</i>	K. 380 E	(<i>vāgindra</i> : le dieu de l'éloquence; le district de Vāgindra).

Dans la langue khmère les vocables hagiographiques (*candra*, *sūryya*, *kāma*) sont aussi employés comme substantifs ordinaires signifiant la lune, le soleil, l'amour sensuel.

Pendant la période du Kambujadeśa, la religion bouddhique a été pratiquée parallèlement avec la religion brahmanique, toutefois aucun toponyme formé avec le nom du Bouddha ou du Bodhisattva n'est attesté dans les inscriptions. Il est vrai que, dans la religion bouddhique, le Bouddha et les Bodhisattva ne sont pas considérés comme des dieux.

Il est possible que les toponymes sanskrits utilisés pour désigner des lieux habités, comprenant des termes religieux, imprégnés de mysticisme, répondent au besoin que ressentaient les anciens Khmers d'être défendus contre les ennemis extérieurs, les fléaux naturels et les maladies contagieuses de toutes sortes. Pour cette raison des mots sanskrits, compris comme des termes de bénédiction contenus dans les prières et les formules votives entrent dans la composition des toponymes.

Ces toponymes formés avec des termes de bénédiction peuvent être classés de la manière suivante :

— Formules exprimant des vœux de bonheur et de bonne santé

Exemples :

<i>sr. sukhālaya</i>	K. 393	(<i>sukha</i> : la [bonne] santé; le district de Sukhālaya);
<i>sr. maṅgalapura</i>	K. 205	(<i>maṅgala</i> : le bonheur; le district de Maṅgalapura).

— Formules exprimant des vœux de paix et de sécurité, de longévité

Exemples :

<i>pram. praśāntagrāma</i>	K. 187	(<i>praśānta</i> : en paix; le territoire de Praśāntagrāma);
<i>sr. amarālaya</i>	K. 598	(<i>amara</i> : immortel; le district d'Amarālaya);
<i>abhayapura</i>	K. 357	(<i>abhaya</i> : sans peur; [le temple] d'Abhayapura).

— Formules exprimant des vœux d'abondance, de prospérité

Exemples :

<i>sr. bhogapura</i>	K. 843	(<i>bhoga</i> : la nourriture; le district de Bhogapura);
----------------------	--------	--

<i>sr. dhanavāha</i>	K. 467 (<i>dhana</i> : la richesse, <i>vāha</i> , le véhicule ; le district de Dhanavāha) ;
<i>sr. phalapriya</i>	K. 207 (<i>phala</i> , le fruit, la récolte, <i>priya</i> : agréable ; le district de Phalapriya) ;
<i>sr. samṛddhipura</i>	K. 292 (<i>samṛddhi</i> : la richesse ; le district de Samṛddhipura) ;
<i>sr. vasantapura</i>	K. 221 (<i>vasanta</i> : le printemps ; le district de Vasantapura) ;
<i>sr. bhṛttipura</i>	K. 292 (<i>bhṛtti</i> : qui nourrit ; le district de Bhṛttipura).

— Formules exprimant des vœux de réussite, de succès, de victoire

Exemples :

<i>sr. lambhapura</i>	K. 292 (<i>lambha</i> : réussir ; le district de Lambhapura) ;
<i>sr. siddhipura</i>	K. 702 (<i>siddhi</i> : le succès ; le district de Siddhipura) ;
<i>sr. vijayapura</i>	K. 669 (<i>vijaya</i> : la victoire ; le district de Vijayapura) ;
<i>sr. vikrānta</i>	K. 697 (<i>vikrānta</i> : qui marche victorieux ; le district de Vikrānta).

— Formules exprimant des vœux de beauté, de splendeur

Exemples :

<i>sr. raṅgapura</i>	K. 476 (<i>raṅga</i> : la couleur, pittoresque ; le district de Raṅgapura) ;
<i>bhadrapura</i>	K. 56 (<i>bhadra</i> : beau ; le temple de Bhadrapura) ;
<i>sr. jyotigrāma</i>	K. 219 (<i>jyoti</i> : la lumière ; le district de Jyotigrāma) ;
<i>śreṣṭhanivāsa</i>	K. 467 (<i>śreṣṭha</i> : beau ; [le village de] Śreṣṭhanivāsa).

— Formules exprimant des vœux de béatitude et de vie hautement morale ou hautement intelligente

Exemples :

<i>mokṣālaya</i>	K. 58 (<i>mokṣa</i> : la délivrance ; [le district de] Mokṣālaya) ;
<i>sr. dharmmapura</i>	K. 697 (<i>dharmma</i> : la loi, la morale religieuse ; le district de Dharmmapura) ;
<i>sr. vidyāvāsa</i>	K. 617 (<i>vidyā</i> : la science, <i>āvāsa</i> : la demeure ; le district de Vidyāvāsa) ;
<i>vidyāśrama</i>	K. 262 (<i>vidyāśrama</i> : le sanctuaire de la science ; nom de temple) ;
<i>sr. kaivalyapura</i>	K. 868 (<i>kaivalya</i> : la félicité éternelle ; le district de Kaivalyapura).

La plupart des toponymes formés avec des vocables hagiographiques et des termes de bénédiction sont des noms de lieux habités, précédés par le mot khmer *sruk*, qui est le terme administratif désignant le district. L'antéposition de ce terme devant un toponyme formé de mots sanskrits peut être considérée comme l'un des modes les plus productifs de l'adaptation des mots sanskrits dans la toponymie khmère. Environ cent dix noms de districts désignés par les mots sanskrits sont attestés dans les inscriptions dont un grand nombre ont été examinés dans cette étude.

Toponymes et réalités socio-économiques et culturelles de l'ancien Cambodge

On traitera ici des toponymes qui ont une origine soit populaire, soit savante (en particulier les toponymes sanskrits) et qui font référence à des réalités économiques, sociologiques et culturelles du pays.

Pendant la période angkoriennne, après l'unification des diverses principautés autonomes et à la suite de la conquête de nouvelles terres, l'extension de l'empire du Kambujadeśa fut considérable. À en juger d'après les inscriptions, le pays était divisé en environ vingt grandes divisions territoriales appelées *pramāṇa*. La principale préoccupation de la cour angkoriennne consistait à peupler les terres cultivables en faisant des donations de grandes étendues de terre à des familles sacerdotales et à des familles de dignitaires royaux, en fondant des villages et des monastères partout dans le pays. Ce sont les noms de ces villages et de ces monastères qui sont le plus souvent mentionnés dans les inscriptions. Diverses formules évoquent le peuplement de ces nouvelles terres dans les inscriptions : *cat sruk thve sre* (fonder un village et cultiver la rizière, K. 566), *cat sruk sthāpanā jyak danle* (fonder un village, construire un monastère, creuser un réservoir, K. 258), *cat sruk duk kula saṃvandhi* (fonder un village [et y] installer des familles et parents, K. 353), *cat sruk duk khñuṃ* (fonder un village et [y] installer des serfs, K. 366). L'inscription K. 175, datée du IX^e siècle, signale que le roi a concédé une terre à un dignitaire du nom de Steñ Śivācāryya pour fonder un village et y installer les membres de sa famille : *bhūmi vraī ta vvaṃ tel jā sruk ta vvaṃ tel jā sreī* (le domaine forestier qui n'avait jamais été un village et qui n'avait jamais été une rizière). L'inscription K. 258 mentionne en ces termes les noms de trois villages (*bhūmi*) qui auraient été fondés à une époque récente : *bh. kat crās*, « le village [où l'on a] débroussaillé et coupé [du bois pour construire des maisons] » (*kat* : couper, débroussailler, *crās* : polir le bois) ; *bh. pakṣa khnet*, « le village [où vivent] les gens [travaillant pendant] la période claire du mois » (*pakṣa*, groupe de gens, *khnet* : quinzaine claire du mois) ; *bh. pakṣa rñnoc*, « le village [où vivent] les gens [travaillant pendant] la période obscure du mois » (*rñnoc*, quinzaine obscure du mois). Auparavant, quelques villages (*caṃnat*) avaient reçu un nom faisant allusion à une corporation de travailleurs (musiciens, chanteurs) qui y habitaient. D'autres termes se référant à des catégories professionnelles ont servi de composants à des toponymes :

Exemples :

<i>sr. mahānasa</i>	K. 183	(<i>mahānasa</i> : cuisinier ; le district de Mahānasa) ;
<i>caṃnat travāñ vānik</i>	K. 263	(<i>vānik</i> : négociant, commerçant ; le village de Travāñ Vānik) ;
<i>vraī caṃkā paṃnvas</i>	K. 566	(<i>caṃkā paṃnvas</i> : le champ des religieux [il s'agit ici de religieux brahmaniques] ; la forêt de Caṃkā Paṃnvas).

Beaucoup de toponymes se réfèrent à la vie économique du pays : champs, rizières, plantations, parcs, digues, réservoirs. Ils rendent manifeste que la vie économique des habitants reposait essentiellement sur l'agriculture. Le régime alimentaire de la population est aussi perceptible à travers les toponymes : termes empruntés au vocabulaire de la zoologie ou de la botanique (porc, poisson, mollusques, crevette, aubergine, citrouille, tamarinier, cocotier, manguier, bananier, oranger, etc.). Les toponymes comprenant des termes de botanique tels que les noms du cotonnier ou du palmier à sucre sont attestés dans les inscriptions dès le VII^e siècle.

Exemples :

<i>vrai yā krapās kañcaḥ</i>	K. 956	(<i>vrai yā</i> : vieille forêt, <i>krapās kañcaḥ</i> : vieux cotonnier ; la vieille plantation de cotonniers) ;
<i>vrai krapās</i>	K. 220	(forêt [ou plantation] de cotonniers) ;
<i>tpal teṃ tuñnot</i>	K. 9	(bosquet aux palmiers à sucre) ;
<i>travaṇ teṃ tannot</i>	K. 720	(étang aux palmiers à sucre).

L'étymologie du mot *krapās*, dérivé du sanskrit *karpāsa*, implique vraisemblablement que les cotonniers étaient originaires de l'Inde. Comme le miel et les cotonnades, le coton était employé comme monnaie d'échange dans les opérations d'achat et de vente. Quant aux palmiers à sucre, ils poussent par milliers dans les campagnes cambodgiennes et cette plante joue un rôle de premier plan dans la vie matérielle du paysan : ses feuilles sont utilisées dans la construction des paillotes, le tronc sert à la construction de radeaux ou de petites barques, son fruit est comestible et ses fleurs donnent un jus dont on se sert pour confectionner du sucre. Les termes de zoologie qui entrent dans la composition des toponymes (tels ceux désignant le bœuf, le buffle, le cheval ou l'éléphant) suggèrent que ces animaux étaient déjà employés comme bêtes de trait dans les travaux agricoles et les transports. Les bas-reliefs d'Angkor montrent que les chevaux et les éléphants étaient aussi employés sur les champs de bataille. L'éléphant était la monture privilégiée des hauts dignitaires et des rois ; selon une croyance populaire, il était symbole de prospérité et d'abondance. Le nom de l'éléphant est encore utilisé comme composant de toponymes dans la langue khmère moderne.

L'inscription K. 956 montre que le roi procédait au choix de l'emplacement de la terre qu'il devait concéder en don à des particuliers en lâchant un éléphant. Le toponyme *sratāc* mentionné sept fois dans ce texte, peut être considéré comme étant formé, par métathèse, de *sāra* (éléphant vigoureux) et de *tāc* (lâcher). Le sens donné à ce toponyme peut être confirmé par le passage suivant :

*sratāc jmaḥ haripura teṃ man vraḥ pāda stac dau viṣṇuloka stac dau pi
tāc vraḥ tamrya ta jmaḥ vraḥ śrī jaiyaśikṣadharmma pandval pre hau
sāra tāc...*

la terre de *Sratāc* était à l'origine appelée *Haripura* [skt. cité de Hari (Viṣṇu)] ; le roi défunt *Viṣṇuloka* [Jayavarman III] y avait lâché un éléphant sacré nommé *Śrī Jaiyaśikṣadharmma* [et] avait ordonné d'appeler [cette terre] *Sāra Tāc*.

Ce passage présente un cas exceptionnel de désignation toponymique : la même terre est désignée par trois toponymes relevant de motivations différentes (*Haripura*, *Sāra Tāc*, *Sratāc*). Le premier a une origine savante et fait allusion à la religion, le deuxième tire son origine d'un événement d'ordre historique influencé par une ancienne tradition et le troisième est une création populaire tirée du deuxième.

Les toponymes figurant dans les inscriptions suggèrent que c'est grâce à une multitude de cours d'eau naturels et à un système complexe d'irrigation des

terres mis en place par le creusement de canaux et de réservoirs et la construction de digues que le Kambujadeśa est devenu un grand pays producteur de riz et une grande réserve de poissons.

Exemples :

<i>viṣ. dhānyapura</i>	K. 352	(<i>dhānyapura</i> , skt. : la cité des céréales ; la province où se trouvaient les régions productrices de céréales, localisée dans le nord du pays) ;
<i>sr. sru</i>	K. 175	(<i>sru</i> : riz, paddy ; le district producteur de riz) ;
<i>cdiñ sru</i>	K. 31	(la rivière sur laquelle l'on transporte du riz) ;
<i>sr. tri</i>	K. 467	(le district où l'on pêche les poissons).

On a déjà vu que les noms de trois districts ont été formés avec le mot *tri/tr* (poisson). En dehors du riz et des poissons, le miel, la cire, l'huile qui sont utilisés comme produits alimentaires et matière combustible, faisaient aussi l'objet des préoccupations des dirigeants angkoriens.

Exemples :

<i>vrai gmum</i>	K. 262	(la forêt aux abeilles ; région où l'on récoltait le miel et la cire) ;
<i>sr. madhurapura</i>	K. 263	(<i>madhurapura</i> , skt. : cité du miel : district producteur de miel) ;
<i>sr. vraḥ paryyañ</i>	K. 420	(<i>vraḥ</i> : auguste, sacré, <i>paryyañ</i> : huile d'origine végétale ou animale ; district fournisseur d'huile aux monastères).

Le titre de *khloñ paryyañ* (chef chargé de l'huile) figure dans nombre d'inscriptions. Le terme *nyañ* (qui désigne le soja) a aussi été employé comme composant de toponymes, comme par exemple *sr. tarāñ nyañ* (*tarāñ* : plaine ; le district dans lequel se trouvent les champs de soja). Dans la langue khmère, le terme *nyañ* désigne l'espèce générique du terme botanique *santek* (K. 99) ; haricot et soja sont des céréales importantes dans l'alimentation et la fabrication de l'huile.

Dans le pays, il y avait des régions, districts et villages entiers dont l'activité était spécialisée, surtout dans la fabrication d'objets artisanaux (polissage des pierres, tissage de tissus et de nattes, moulage de métaux, modelage de pots, incrustation d'ivoire) pour satisfaire aux besoins de la vie quotidienne de la population.

Exemples :

<i>sr. thpal</i>	K. 467	(<i>thpal</i> : le mortier à pilier ; district où l'on fabriquait des mortiers à pilier) ;
<i>sr. stuk kandel</i>	K. 713	(<i>stuk</i> : le marais, <i>kandel</i> : la natte ; district dans lequel il y a des marais de joncs que l'on coupe pour le tissage des nattes) ;
<i>sr. kandin</i>	K. 669	(<i>kandin</i> : une petite jarre ; district où l'on fabriquait des petites jarres) ;
<i>sr. vluk</i>	K. 182	(<i>vluk</i> : l'ivoire d'éléphant ; district où l'on faisait des objets d'art incrustés d'ivoire, tels que luths, porte-drapeaux, éventails et boîtes à bétel) ;
<i>pram. thas</i>	K. 668	(<i>thas</i> : plateau ; le territoire [où l'on fabrique] des plateaux). Le terme <i>thas</i> est attesté pour la première fois dans l'inscription K. 505, datée du VII ^e siècle ; il a pour synonyme le mot <i>svok</i> (K. 105). Pendant la période angkoriennne, le plateau en cuivre était

employé comme objet de culte et comme monnaie d'échange dans les opérations d'achat et de vente, au même titre que l'argent et l'or.

Le terme qui désigne l'or (*mās*) a été employé comme composant d'un toponyme : *vnam mās* (la montagne [où l'on trouve] de l'or, K. 814). Cette montagne peut être localisée dans la province actuelle de Kompong Thom. Beaucoup d'inscriptions font l'inventaire et décrivent de façon détaillée des objets et des parures en or et en argent incrustés de pierres précieuses, déposés dans différents monastères. Ces trésors étaient placés sous le contrôle d'inspecteurs et de gardiens spéciaux. Un toponyme de district a été forgé d'après le nom d'une montagne riche en pierres précieuses (*ratna*): *sr. ratnaparvvata* (le district de la montagne [dont on extrait] les pierres précieuses, K. 257). Cette montagne peut être localisée soit dans la partie nord-ouest du pays, soit dans la région actuelle de Ratnagiri. L'existence de gisements aurifères et leur exploitation permettent de supposer des relations économiques fondées sur la valeur marchande de ces minéraux.

Les toponymes forgés à partir de la répartition du travail l'ont été par métonymie, avec des noms de corporations de travailleurs, avec des noms de matières premières ou d'articles fabriqués. Parfois, le travail spécialisé ou courant a été poussé à l'extrême.

Exemples :

- | | | |
|-----------------------|--------|--|
| <i>sr. puruṣapura</i> | K. 105 | (<i>puruṣa</i> : l'homme, <i>pura</i> : la cité ; district caractérisé par le nombre élevé des travailleurs hommes) ; |
| <i>sr. sahakāra</i> | K. 165 | (<i>saha</i> : ensemble, commun, <i>kāra</i> : qui travaille ; district spécialisé dans le travail en commun). |

Il semble que la création de districts et villages liés aux capacités de production des produits alimentaires et artisanaux, à la spécialisation et à la collectivisation du travail ainsi qu'aux corporations de travailleurs se soit faite sous l'impulsion des monastères, dont les noms sont mentionnés dans la majorité des inscriptions. Ces textes permettent de penser que les monastères peuvent être considérés comme des centres économiques et culturels tant dans les villes que dans les campagnes. Certains toponymes montrent que des religieux brahmaniques connaissant la langue sanskrite et les Védas vivaient partout même dans les forêts et les montagnes.

Exemples :

- | | | |
|----------------------|--------|--|
| <i>sr. tapovana</i> | K. 809 | (<i>tapovana</i> : forêt réservée pour les pratiques ascétiques ; le district de Tapovana) ; |
| <i>stuk ācāryya</i> | K. 212 | (<i>ācāryya</i> : le maître spirituel ; nom d'un marais) ; |
| <i>vnam vrāhmaṇa</i> | K. 571 | (<i>vrāhmaṇa</i> : le religieux brahmanique ; montagne où vivaient les religieux brahmaniques). |

Pendant la période angkorienne, la religion brahmanique et les différentes sectes de cette religion ont eu une influence grandissante au sein de la classe dirigeante du pays. Dans les inscriptions en langue khmère de cette période on trouve une

grande quantité de toponymes créés avec des mots sanskrits par la voie savante. Ces toponymes font allusion à des noms de dieux et de divinités secondaires du panthéon brahmanique, à des animaux mythologiques et à des personnages historiques et légendaires. La plupart des toponymes sanskrits ont été adaptés et employés dans les inscriptions en langue khmère en combinaison avec des termes géographiques khmers. Quelques-uns de ces toponymes, du fait du témoignage historique qu'ils donnent, méritent d'être examinés.

— *sr. nāgapura* (K. 292), *sr. nāgapattana* (K. 238)

Respectivement : le district de Nāgapura et le district de Nāgapattana. Le terme *nāga*, qui entre dans la composition de ces deux toponymes, désigne une gent de serpents mythique peuplant le monde souterrain ou bien le roi de ces serpents. Il s'agit là d'une allusion à une ancienne légende sur l'origine dynastique des rois khmers, selon laquelle l'ancien Cambodge aurait été appelé « Royaume des *nāga* ». Cette légende a été successivement étudiée par Goloubew (1924) et par Porée-Maspero (1950) pour reconstruire l'histoire ancienne du pays khmer.

— *sr. gaṅgā* (K. 158)

Le district de Gaṅgā. Gaṅgā est le nom d'un grand fleuve de l'Inde, le Gange. *Sr. gaṅgā* peut aussi être compris de la façon suivante : district situé auprès d'un grand fleuve portant le même nom que le fleuve Gange. Selon cette hypothèse, le toponyme *gaṅgā* attesté dans deux inscriptions datées du x^e siècle (K. 158 et K. 467), pourrait être considéré comme l'ancien nom du grand fleuve Mékong. Ce fleuve aurait été désigné, par allusion au Gange, connu des anciens Khmers à travers les textes religieux. Dans la langue moderne et selon le dictionnaire khmer de Chuon Nat, le nom du fleuve Mékong se trouve sous deux variantes : Mekoñ et Megang. La première est considérée comme un emprunt au thaï, la deuxième est d'origine khmère. Le nom Megang a été formé par le mot *me* (mère, principal, grand) et le mot *gaṅ* (provenant de l'ancien mot *gaṅga*, conservé dans la langue littéraire et signifiant « eau »).

— *kamvuja*, *kamvudeśa*, *kamvujadeśa*

L'ancien pays des Khmers pendant la période angkorienne, a été désigné par le nom de Kamvujadeśa. Ce nom est attesté dans les inscriptions en langue khmère, dans les inscriptions K. 956 de Vat Samron (district de Baphnom), et K. 935 de Sdok Kak Thom (province de Prachinburi en Thaïlande). Cette dernière est datée de 1052. Mais dans toutes les inscriptions gravées en sanskrit pendant la période pré-angkorienne, l'ancien Cambodge est appelé Kamvuja ou Kamvudeśa. Le nom Kamvuja est mentionné environ quarante fois dans les différentes inscriptions sanskrits, le nom Kamvudeśa est mentionné pour la première fois dans l'inscription K. 400 de Korat (Thaïlande) datée de 868 et pour la dernière fois dans l'inscription K. 300 d'Angkor Vat (Siemreap) datée du xiv^e siècle.

On peut remarquer que les trois noms désignant l'ancien Cambodge (Kamvuja, Kamvudeśa, Kamvujadeśa) sont d'origine sanskrite et tous sont caractérisés par la

présence du terme *kamvu*. Selon le dictionnaire sanskrit-français, le mot *kambu* ou *kamvu* (dans les langues sanskrite et khmère, l'échange phonétique entre les consonnes *v* et *b* est fréquent) a le sens de « coquille », attribut de Viṣṇu. Dans les inscriptions sanskrites du Cambodge, *kamvu* apparaît comme anthroponyme. Dans l'inscription sanskrite K. 286 de Baksei Camkron (Siemreap) datée de 947, dont Cœdès dit qu'elle est une sorte de résumé de l'histoire du Cambodge depuis les origines jusqu'au règne du roi Rājendravarman (944-968), *kamvu* est cité comme le nom d'un grand ascète (*maharṣi*) fondateur du royaume khmer. Marié à la reine légendaire Merā, il aurait donné naissance à la lignée des rois khmers de la dynastie solaire. Cœdès a supposé que l'ethnonyme *khmer* (attesté pour la première fois dans l'inscription K. 227) aurait été formé par abréviation, à partir des mots désignant le couple (Kamvu et Mera). Le terme *kamvu* apparaît aussi dans des anthroponymes, des toponymes et des théonymes de première importance : *kamvujarājalaṣmī* (K. 272, nom d'une reine) ; *kamvupuri* (K. 283, la ville de Kamvu — un des noms de l'ancienne capitale d'Angkor), *hari kamvujendra* (K. 549, *hari* est un des noms de Viṣṇu et *kamvujendra*, terme formé par le *sandhi* des mots Kamvuja et Indra, est un nom de dieu). Ce dernier terme désigne la divinité protectrice du pays Kamvujadeśa, dont l'image a été érigée dans la grotte du mont Phnom Da (Takeo). Les termes mentionnés montrent que le nom de l'ascète Kamvu est devenu l'unité de formation de base des trois noms de l'ancien Cambodge : Kamvudeśa (« pays fondé par l'ascète Kamvu » ou encore « pays de Kamvudeśa »), Kamvuja (« descendants de l'ascète Kamvu » ou encore « pays de Kamvuja ») et Kamvujadeśa (« pays des descendants de Kamvu » ou encore « pays de Kamvujadeśa »).

Les événements historiques ont fait que le nom Kamvujadeśa semble avoir eu une extension plus grande. Les textes des inscriptions de Sdok Kak Thom et de Vat Samron (considérés comme des textes des chroniques royales de la période d'Angkor), emploient le mot Kamvujadeśa comme désignation officielle de l'empire angkorien pour décrire les cérémonies de consécration du roi Jayavarman II (802-850) comme souverain universel (*cakravartin*), cérémonies qui eurent lieu à Rdval (actuel Baphnom) et au mont Mahendraparvata (actuel mont Phnom Kulen). Et ce n'est qu'au *xiv*^e siècle, c'est-à-dire pendant la dernière période de l'empire angkorien, dans l'inscription K. 177 de Prah Vat Khvav (Kompong Thom), que le nom de Kamvujadeśa est remplacé par le mot Kamvujarāstra (royaume de Kamvuja).

Dans les inscriptions d'Angkor Vat (IMA2, IMA3) datées de 1579, l'ancien pays khmer est appelé Kambuja, Kambujarāstra et Kambujadeśa. Pour les locuteurs de la langue khmère du *xvi*^e siècle, ces variantes du mot ne présentaient sans doute pas de grandes différences de sens.



Note de la rédaction

La présente monographie a été publiée à un nombre très restreint d'exemplaires en 1993, sous le titre *Études de toponymie en ancien khmer*, dans la série des Cahiers d'études franco-cambodgiens (Long Seam 1993a). Cette monographie en français, dans sa version intégrale, est désormais introuvable. On notera toutefois qu'il en a été publié une version en khmer sous forme d'un petit livre (Long Seam 1997). Par ailleurs un article intitulé « Les noms géographiques khmers d'après les inscriptions du Cambodge » dont le contenu est similaire à la section intitulée « 1. Termes toponymiques », a été publié dans le numéro 22 de la revue *Mon-Khmer Studies* (Long Seam 1993b). Cet article y est alors présenté (note de la rédaction, p. 127) comme la version française de la dernière partie d'une collection d'articles de l'auteur publiée en russe chez Nauka, à Moscou (Long Seam 1989). Enfin, il est possible que la communication « Toponymes et réalités socio-économiques et culturelles de l'ancien Cambodge (d'après les textes des inscriptions) » (Long Seam 1990) ait déjà présenté certains éléments repris dans la monographie. Nous n'avons toutefois pas pu nous en assurer.

Dans l'avant-propos qui ouvrait la version française originale, Long Seam précisait :

Cette monographie, consacrée aux toponymes dans le khmer ancien (ou vieux-khmer) reprend l'essentiel de l'un des chapitres de ma thèse de doctorat d'État inscrite en 1976 à l'université Paris-Sorbonne sous le titre de *Recherches lexicologiques sur les inscriptions du Cambodge du VI^e au XIV^e siècle, en vieux-khmer*.

Cette déclaration initiale définissait clairement la monographie telle que publiée en 1993 et que nous reproduisons ici à partir du document informatique ayant servi à la publication. Toutefois un passage à la fin de la première partie énonçait, en lieu de plan, celui d'un ouvrage plus développé intitulé « Recherches lexicologiques et grammaticales du vieux-khmer » et articulé en trois « chapitres », l'un consacré aux affixes en vieux khmer, le second aux anthroponymes (et noms de titres) et le dernier aux toponymes. Le bref paragraphe initial de la monographie et un renvoi en fin de texte au « chapitre sur les anthroponymes » relevaient par ailleurs eux aussi d'un ouvrage ainsi structuré.

Pour des raisons de clarté de l'exposé, nous avons pris la décision de supprimer ces trois passages qui ne correspondent ni à la forme ni au contenu définitifs de la monographie. La plus longue de ces coupures (six paragraphes à la fin de la première partie, dont le contenu était par ailleurs sur certains points redondant avec le tout début de la seconde) est signalée par une note.

Outre ces trois coupures, les interventions de la rédaction sur le texte original ont été les suivantes :

- harmonisation de certaines traductions et translittérations ;
- harmonisation de la présentation générale ;
- ajout d'informations bibliographiques et de références aux inscriptions qui manquaient dans le manuscrit en notre possession ;
- ajout de quelques notes (signalées par le sigle NDLR).

Nous espérons que ces interventions éditoriales, qui ne pouvaient malheureusement pas être soumises à l'approbation de l'auteur, auront permis de servir au mieux son propos.

Bibliographie

AU, Chhieng

- 1966 – « Études de philologie indo-khmère III. L'indo-européen gwow vu à travers le khmer » ; « Études de philologie indo-khmère IV. Un changement de toponyme ordonné par Jayavarman III », *Journal Asiatique* CCL 4, p. 575-591.

AYMONIER, Étienne

- 1883 – « Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmêr », *Journal Asiatique*, série 8, tome I, p. 441-505.

BARTH, Auguste

- 1882 – « Inscriptions sanscrites du Cambodge », *Journal Asiatique*, août-septembre, série 7, tome XX, p. 195-230.
1885 – *Inscriptions sanscrites du Cambodge*, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale (...) 27/1, 1^{re} fasc., Paris, Imprimerie nationale.

BAUER, Christian

- 1982 – *Morphology and Syntax of Spoken Mon*, London, University of London, SOAS.

BERGAIGNE, Abel

- 1893 – *Inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge*, Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale (...) ; 27/1, 2^e fasc., Paris, Imprimerie nationale.

BIHATTACHARYA, Kamaleswar

- 1991 – *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanscrites du Cambodge*, Paris, École française d'Extrême-Orient, PEFEO 167, 98 p.

BOIKO, K. T.

- 1969 – « Les termes hydrographiques du Cambodge », *Les Toponymes d'Asie*, Moscou, p. 205-207.

CHUON, Nath

1968-1969 – *Dictionnaire Cambodgien*, Phnom Penh.

CÆDÈS, George

- 1937-1966 – *Inscriptions du Cambodge*, 8 vol., Hanoi, École française d'Extrême-Orient (vol. 1 et 2), Paris, École française d'Extrême-Orient (vol. 3 à 8).
1949 – « Les langues de l'Indochine », *Conférences de l'Institut de linguistique de l'université de Paris 1940-48*, Paris, p. 63-81.
1954 – « La stèle de Tuol Rolum Tim ; essai d'interprétation par la langue bahnar d'un texte juridique khmer du x^e siècle », *Journal Asiatique*, tome 242, fasc. 1, p. 49-67.

DIFFLOTH, Gérard

- 1984 – *The Dvaravati old Mon Language and Nyah Kur*, Bangkok, Chulalongkorn University, 402 p.

DUPONT, Pierre

1959 – *L'Archéologie mène de Dvaravati*, Paris, École française d'Extrême-Orient, Tome I, PESEO 41, xii + 329 p.

FILLIOZAT, Jean

1970 – « Notice sur la vie et les travaux de George Cœdès », *BESEO*, tome LVII, p. 1-24.

GOLOUBEV, Victor

1924 – « Les légendes de la Nāgī et de l'Apsaras », *BESEO*, tome XXIV, p. 501-510.

HAUDRICOURT, André-Georges

1966 – « The Limits and Connections of Austroasiatic in the Northeast », Norman H. Zide (ed.), *Studies in Comparative Austroasiatic Linguistics*, The Hague, Mouton, p. 44-56.

Inscriptions du Cambodge

1926-1937 – Publiées sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Louis Finot (t. I à V) et George Cœdès (t. VI) (éds), 6 tomes, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner (t. I à V, 1926-1931) ; Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient / Paris, Éditions d'art et d'histoire ; Librairie Paul Geuthner (t. VI, 1937).

JACOB, Judith M.

1978 – « The Ecology of Angkor. Evidence from the Khmer Inscriptions », Philip A. Stott (ed.), *Nature and Man in Southeast Asia*, London, School of Oriental and African Studies, p. 109-127.

JACQUES, Claude

1971 – « Supplément au tome VIII des Inscriptions du Cambodge », *BESEO*, tome LVIII, p. 177-195.

JENNER, Philip N.

1981 – *A Chrestomathy of pre-Angkorian Khmer. II, Lexicon of the Dated Inscriptions*, Honolulu, University of Hawaii, Southeast Asian Studies Program, 394 p. + cartes.

Khoang Thi Chay

1969 – « Les noms de fleuves du Viêt-nam », *Les Toponymes d'Asie*, Moscou p. 19-31.

LÉVY, Paul

1970 – « Thala Bōrivāth ou Stuñ Trēñ, site de la capitale du souverain khmer Bhavavarman Ier », *Journal Asiatique*, tome 258, fasc. 1-2, p. 113-129.

LEWITZ, Saveros

1967 – « La toponymie khmère », *BESEO*, tome LIII, fasc. 2, p. 375-451.

1970 – « Textes en k[h]mer moyen. Inscriptions modernes d'Angkor 2 et 3 », *BESEO*, tome LVII.

LEWITZ, Saveros et ROLLET, B.

1973 – « Lexique des noms d'arbres et d'arbustes du Cambodge », *BESEO*, tome LX, p. 117-162.

LONG, Seam

- 1971 – *Ocherki po Leksokologii kkhmerskogo iazyka* [Les grands aspects de la lexicologie du khmer], thèse de troisième cycle, Institut d'études orientales de Moscou.
- 1976a – « Les anthroponymes dans les inscriptions du Cambodge du VI^e au XIII^e siècle », *Asie du Sud-Est continentale, Actes du 29^e Congrès international des orientalistes*, Paris, L'Asiathèque, p. 93-95.
- 1976b – « Les lexèmes primaires et leurs champs sémantiques dans la langue khmère », *Asie du Sud-Est continentale, Actes du 29^e Congrès international des orientalistes*, Paris, L'Asiathèque, p. 88-92.
- 1977 – *Ob antroponimach v nadpisjach kambodzhi (VI-XII vv)* [Des anthroponymes dans les inscriptions du Cambodge, du VI^e au XIII^e siècle], Moscou, Narody Azii y Afriki.
- 1978 – « L'étude de la langue khmère en URSS », *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, n° 4, p. 81-88.
- 1981 – « Contacts externes des langues môn-khmères », *BEFEO*, tome LXX, Paris, p. 195-230.
- 1989 – *Issledovaniâ po leksikologii i grammatike drevnekhmerskogo âzyka, po nadpicâm Kambodži VI-XIV vv*, Moskva, Izdatel'stvo Nauka, Glavnaâ redakciâ vostočnoj literatury, 113 p.
- 1990 – « Toponymes et réalités socio-économiques et culturelles de l'ancien Cambodge (d'après les textes des inscriptions) », *Premier symposium franco-soviétique sur l'Asie du Sud-Est : La réappropriation du patrimoine culturel dans le contexte du mouvement nationaliste et de la décolonisation en Asie du Sud-Est*, [3-5] juillet 1989, Moscou, p. 144-150.
- 1992a – « Khmer Toponyms of Sanskrit origin », *Pan-Asiatic Linguistics*, Bangkok, Chulalongkorn University, p. 791-803.
- 1992b – *Dictionnaire du vieux-khmer d'après les inscriptions du Cambodge du VI^e au XIV^e siècle*, Moscou.
[Ce dictionnaire, non publié, dont toutes les entrées sont traduites en français et en russe, a été déposé à la Bibliothèque centrale de l'Académie des sciences de Russie, sous le N° 46818 (4)].
- 1993a – *Études de toponymie en ancien khmer*, Cahiers d'études franco-cambodgiens, n° 2, Phnom Penh, Centre culturel et de coopération linguistique, Service culturel de l'Ambassade de France, 79 pages.
- 1993b – « Les noms géographiques khmers d'après les inscriptions du Cambodge », *Mon-Khmer Studies*, No. 22, p. 127-147.
- 1995 – « Quelques traits grammaticaux caractéristiques de l'ancien khmer », *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, n° 31, p. 127-143.
- 1997 – *Sthānanāmaṇḍīyā khmèr tām ekasār silācārik prades kambujā (satavats dī VI-XIV)*, (*Toponymie khmère, d'après les inscriptions du Cambodge du VI^e-XIV^e siècles [sic]*), Phnom Penh, Éditions de l'Institut Bouddhique, vi + 150 p. + 1 carte.
- 2000 – *Dictionnaire du khmer ancien (d'après les inscriptions du Cambodge du VI^e-VIII^e siècles [sic])*, Fondation Toyota du Japon, Phnom Penh Printing House, 7 + 8 + 26 + 3 + 641 + 11 + 8 + 4 pages.

MAHĀ BIDŪR, Krasem,

- 1958 – *Silācārik Nagar Vat*, Phnom Penh, Institut bouddhique.

MAJUMDAR, R.C.

1953 – *Inscriptions of Kambuja*, Calcutta, Asiatic Society Monograph Series, vol. 8, xxvii + 611 p.

MARTIN, Marie-Alexandrine

1971 – *Introduction à l'ethnobotanique du Cambodge*, thèse de doctorat du troisième cycle, Paris, CNRS/CEDRASEMI, 257 p. + 20 planches.

MASPERO, Georges

1925 – « La géographie politique de l'Indochine aux environs de 960 AD », *Études asiatiques*, tome II.

MURZEV, E. M.

1969 – « Les termes géographiques des fleuves du Viêt-nam », *Les Toponymes d'Asie*, p. 8-18.

PARMENTIER, Henri

1916 – « Cartes de l'empire khmèr d'après la situation des inscriptions datées », *BEFEO*, tome XVI (3), p. 1-5.

PORÉE-MASPERO, Éveline

1950 – « Nouvelle étude sur la Nāgī Somā », *Journal asiatique*, tome 238, fasc. 2, p. 237-267.

Prachum silacharuek

2508 – *Prachum silacharuek phak thi sam*, Bangkok, Khanakammakan chatphim ekasan thang prawatsat watthanatham lae borankhadi, Samnak nayok rattamontri [Recueil des inscriptions, troisième partie, Bangkok, Comité chargé de la publication des documents historiques et archéologiques, Bureau du Premier ministre]. [1965 EC]

SEDOV, L. A.

1967 – *Angkoskalia imperia* [L'Empire angkorien], Moscou, Izdatel'stvo Nauka.

SHORTO, Harry Leonard

1971 – *A Dictionary of the Mon Inscriptions from the sixth to the sixteenth centuries; incorporating materials collected by the late C. O. Blagden*, London, Oxford University Press, London Oriental series, vol. 24, xlii + 406 p.

Long Seam

Docteur ès Lettres, collaborateur scientifique
principal de l'Institut d'orientalisme de Moscou.